

VERS UNE RENAISSANCE

BULLETIN UISG

NUMÉRO 138, 2008

AVANT-PROPOS	2
<i>Sr Raffaella Colucci, ASC</i>	
AUTORITÉ ET OBÉISSANCE DANS LA VIE RELIGIEUSE À PROPOS DE L'INSTRUCTION «FACIEM TUAM»	4
<i>P. J.Rovira, CMF</i>	
DIS À CETTE GÉNÉRATION : AVANCE !	21
<i>Fr Moacir Casagrande, OFMcap</i>	
COURIR POUR SAISIR L'ESPRIT : L'ESPRIT D'ESPÉRANCE	31
<i>Sr Maria Chin, RSM</i>	
DÉCHAUSSÉS DEVANT DIEU, DÉCHAUSSÉS AVEC LE PEUPLE. III^E RENCONTRE NATIONALE DE LA VIE RELIGIEUSE JEUNES	41
<i>Manuel Ogalla, CMF</i>	
DU CAMBODGE À EMMAÛS	45
<i>Claire LY</i>	

A VANT-PROPOS

Sr Raffaella Colucci, ASC

Original en italien

Vers une renaissance

Seigneur, marche à notre tête, indique-nous la route à parcourir et éclaire-nous de ta colonne de feu (cf. Ex 13,21) pour que nos yeux voient les nouveaux sentiers indiqués par les auteurs de ce bulletin, riche de nouveauté et plein de risques aussi. Le contenu des divers articles révèle en effet le désir de donner un nouvel élan à la vie religieuse.

L'article du **P. J. Rovira, CMF**, intitulé « *Autorité-obéissance dans la vie religieuse- À propos de l'Instruction 'Faciem Tuam'* » s'inspire de la récente Instruction de la CIVCSVA sur « Le service de l'autorité et l'obéissance » (2008). L'auteur reprend ce texte sous trois aspects : 1. le rappel que l'obéissance est due à Dieu seul et que le Christ est le modèle de l'obéissance à la volonté du Père ; 2. l'insistance sur l'aspect fraternel et communautaire et sur la réalité de maturité humaine, contexte dans lequel ce service est vécu au quotidien ; 3. la conscience de ses propres limites, que ce soit chez celui qui obéit ou chez celui qui commande. De tout cela il découle des tensions compréhensibles, des difficultés qui, en réalité, rendent l'obéissance plus complète, plus vraie, car humainement plus mûre. En définitive, l'obéissance doit être un chemin de communion basé sur l'humilité, un chemin pour vivre en communion au service de la mission.

« *Dites à cette génération : avance!* ». Pour stimuler et approfondir la situation de la vie religieuse aujourd'hui, le **Frère Moacir Casagrande, OFMcap.**, centre sa relation sur les chapitres 14 et 15 du livre de l'Exode. Les difficultés, le découragement, la révolte et le désir lancinant de retourner en Égypte accompagnent les Israélites tout au long de leur marche au désert. Quelle est, dans la vie religieuse, notre relation avec cette « Égypte » ? Que choisissons-nous : de mourir comme esclaves pour recevoir la sépulture en « Égypte » ou de mourir libres ? Moïse, lui, nous invite à marcher dans la foi.

Un climat de renaissance spirituelle émane de l'article, « *Courir pour saisir l'Esprit : l'Esprit d'espérance* » de **Sr Maria Chin, RSM**. Celle-ci nous communique son anxiété de saisir l'Esprit dans sa quête d'inspiration pour présenter son sujet. S'autorisant des suggestions de spécialistes qui font autorité, elle explique qu'il est vraiment risqué, audacieux de croire que l'Esprit de Dieu est présent et vivant dans l'histoire humaine ; qu'il appelle et engage des peuples

et des communautés à agir, à participer à la vie de Dieu et à découvrir quelle est sa volonté aujourd'hui.

Dans son article « *Déchaussés devant Dieu, déchaussés avec le peuple* », le jeune missionnaire Clarétin, **Manuel Ogalla, CMF**, nous indique la route à parcourir pour porter ce message d'amour. Les jeunes religieux espagnols, qui se présentent comme *Vie religieuse Jeunes*, passionnés du Christ et de l'humanité, désirent annoncer, sans crainte et sans honte, que l'espérance a pour nom Jésus-Christ. Ils redécouvrent Moïse, telle une icône qui peut éclairer leur vie et les aider à faire l'expérience de la proximité d'un Dieu qui leur semblait lointain. En ces jeunes religieux comme en Moïse, la rencontre transformante avec Dieu crée le besoin d'*ôter leurs sandales*, de se dépouiller des sécurités faciles et de se présenter sans ambiguïté en mendiant de la grâce. La parole de Dieu, « Je serai avec toi », leur donne la certitude que Dieu est capable de transformer nos béquilles en tremplins, la petitesse en cri prophétique, et la froideur en feu brûlant.

« *Du Cambodge à Emmaüs* »... Dans son article, **Madame Claire LY** nous offre un exemple de ce que signifie « ôter ses sandales et mettre les chaussures de l'autre ». Elle raconte son chemin de conversion du bouddhisme au christianisme. Son bref témoignage se divise en trois temps ou trois ruptures : 1. La femme réfugiée ; 2. La femme immigrée ; 3. La femme disciple. Claire LY compare la vie au lent tissage d'une étoffe... mais il arrive souvent que le fil de trame se casse. C'est l'expérience qu'elle a faite en passant d'une vie de femme bouddhiste à celle de femme chrétienne. À un certain point de son cheminement, elle sent que quelqu'un fait irruption dans sa vie et elle découvre que ce quelqu'un est le Dieu d'Amour venu marcher avec elle dans la haine. La rencontre avec l'Évangile du Christ déclenche ainsi en elle un dialogue intra-religieux entre les deux cultures, entre la tradition bouddhiste et la tradition chrétienne. Dialogue qui donne vie à une hospitalité spirituelle entre la bouddhiste et la chrétienne, vécue dans le respect l'une de l'autre sur le chemin vers Emmaüs.

Comme il a été souligné, les auteurs proposent de nouveaux ferments pour renouveler la mission. Mais ce renouvellement exige le passage difficile d'une vie de sécurité en des lieux sûrs et dont l'itinéraire est déjà tracé, à des lieux marqués par l'absence de Dieu, par la pauvreté... où il faut ouvrir de nouveaux sentiers. Il s'agit d'avancer « *vers une renaissance* » avec ce dynamisme, fruit de l'amour de Dieu, qui transforme notre vie et le monde autour de nous.

AUTORITÉ ET OBÉISSANCE DANS LA VIE RELIGIEUSE

À PROPOS DE L'INSTRUCTION « FACIEM TUAM »

P. J. Rovira, CMF

Le P. J. Rovira, CMF, Missionnaire Clarétien est né à Vic (Espagne) en 1942. En 1969, il obtient la licence de théologie auprès du « Studium Claretianum de Urbe » de l'époque, puis son diplôme de théologie morale auprès de l'Alphonsianum en 1973. Il devient alors Professeur de Théologie de la Vie Consacrée à l'Institut de Théologie de la Vie Consacrée « Clarentianum » (P.U.L) dont il sera Vice-Président et Président, puis Professeur ordinaire. Il est actuellement bibliothécaire de cet institut. En outre, mettant ses compétences et son expérience au service de plusieurs instituts à Rome, il a été professeur de Théologie Morale à l'Institut « Regina Mundi » de 1973 à 2005 ; aujourd'hui, il est aussi professeur invité à l'Université Pontificale Salésienne (depuis 1992), à la Faculté de Missiologie de l'Université Urbanienne (depuis 1997) et à l'Institut Pontifical « Auxilium » (depuis 1998). En diverses occasions, il a également assuré des sessions dans différents pays d'Asie, d'Amérique Latine et d'Afrique.

Original en italien

Avant d'entrer dans notre sujet, nous pouvons nous demander si l'Instruction « Le service de l'autorité et l'obéissance. *Faciem tuam, Domine requiram* » (11 mai 2008) offre quelque nouveauté dans l'ensemble des documents qui ont paru sur la vie consacrée au cours de ces quelques dernières dizaines d'années. Surtout si on se rappelle que le sujet a été traditionnellement considéré comme étant pour le moins « délicat », que ce soit dans l'Église en général ou dans la vie religieuse.¹

Personnellement, je regrouperais en trois points les aspects qui m'ont frappé : 1) le rappel constant que l'obéissance est due à Dieu seul ; tout le reste n'est que médiations, réalité du passage vers cette volonté divine ; 2) l'insistance sur l'aspect fraternel-communautaire et la réalité de maturité humaine qui constitue le contexte où se vit ce service ; 3) et en conséquence, la conscience de ses propres limites, qu'il s'agisse du sujet qui obéit ou de la personne qui commande ; d'où les tensions compréhensibles, les difficultés, et même « l'objection de conscience ». Tout ceci n'enlève rien à l'obéissance du religieux/de la religieuse ; au contraire, cela la rend plus complète, plus vraie, parce qu'humainement plus mûre², et évangéliquement plus christologique ; et cela ne diminue pas non plus l'affirmation que la personne

qui détient l'autorité « a la responsabilité de la décision finale », comme l'avaient dit les autres documents (FT 20 ; cf. 25, PC 14c, VC 43, VFC 50c, RdC 14).

1. Le Christ, modèle par excellence de la recherche et de l'accueil de la volonté du Père.

Le Père nous a donné un modèle visible pour nous montrer comment chercher et vivre sa volonté au sein de l'histoire : ce modèle c'est le Christ (cf. FT 8). En effet, comme le dit l'Instruction : « L'obéissance à sa volonté (celle du Père) n'est pas une attitude qui s'ajoute à sa personnalité (du Christ) mais l'exprime pleinement : 'Ma nourriture, c'est de faire la volonté de Celui qui m'a envoyé' (Jn 4,34) » (FT 23a). Le Christ a été l'*amen* (cf. Ap 3,14), le *oui* (cf. 2Co 1,20) parfait du Père (cf. FT 23c). Nous sommes appelés à continuer sa vie « dans l'histoire, pour donner aux autres la possibilité de le rencontrer » (FT 23b). L'obéissance du Christ est une obéissance qui réalise la mission que le Père lui a confiée.

Notre obéissance, à nous les disciples, n'est donc pas autre chose que le prolongement dans l'histoire de l'obéissance du Fils incarné au Père, « obéissance filiale » (VC 16c), « filiale et non servile... reflet de la correspondance dans l'amour des trois Personnes divines » (VC 21d ; cf. 22,23). Là se trouve le fondement théologique le plus profond et vrai de notre vie de chrétiens, cet aspect christologique-trinitaire. Il faut donc faire attention de ne pas tomber dans le piège et de voir le rapport autorité-obéissance dans la vie religieuse comme un fait relevant uniquement de l'organisation, un fait pratique, sociologique, visant l'efficacité, même s'il a une finalité apostolique. Ainsi pouvons-nous dire, en paraphrasant les paroles de saint Paul, que nous sommes les membres de son corps (cf. 1 Co 12,12 et suivants ; Ép 4,11-17) et en conséquence, notre obéissance au Père devient un vrai prolongement de la sienne. Dans ce sens, nous complétons dans notre chair (dans notre histoire humaine, personnelle ou de groupe), ce qui manque à l'obéissance du Christ au Père, avec l'aide de l'Esprit Saint, dans son Église, pour le Royaume (Col 1,24), « afin que le monde croie » (Jn 17,21). L'obéissance du Christ inaugure celle du nouvel Israël, de l'humanité nouvelle, de l'Église, et en elle, des divers groupes ou de chrétiens pris séparément, et cela tout au long des siècles.

Alors, demandons-nous : en quoi consiste cette volonté du Père que, pour notre bien, nous devons chercher et accomplir - comme le Christ - parmi les paramètres de l'histoire, du temps, des circonstances dans lesquelles nous nous trouvons, chacun et en groupe (congrégation, Église, humanité...) ? La réponse est : faire qu'Il soit reconnu, lui, l'unique Saint, et qu'ainsi vienne son Règne historique et eschatologique, que sa volonté soit faite sur la terre comme elle l'est déjà au ciel (cf. Mt 6,9-10 ; Lc 11,1-2). Ce Règne se réalise dans la mesure où se déploie le plan de salut que dans son amour infini il a pensé depuis toute éternité dans le Christ, en faveur de l'humanité ; plan qui se réalise au fur et à mesure qu'il se déroule au long de l'histoire, mais qui n'atteindra sa plénitude que dans le Christ, dans l'éternité (cf.

Ép 1,3-14 ; Col 1,13-20), lorsque le Fils remettra tout au Père et que Dieu sera tout en tous (cf. 1Co, 15,24-28). Salut-Règne qui ne peut être autre chose que le bonheur et la plénitude de l'homme, à la mesure de l'homme parfait, selon la pleine maturité du Christ (cf. Ép 4, 13-16) ; volonté divine qui commence à s'accomplir tout d'abord quand l'homme croit dans le Fils que le Père a envoyé par amour dans le monde (cf. Mc 1,15 ; Jn3,16 et suiv. ; 6,29 ; 17,3) afin que nul ne se perde (Jn 6,40). Dieu est amour (cf. 1Jn 4,8.16) ; il nous a rendus participants de sa nature divine (cf. 2P 1,4) : cet amour a été répandu en nous par l'Esprit (Rm 5,5) pour que la Trinité puisse venir à nous et faire sa demeure en nous (cf. Jn 14,23), et que nous entrions ainsi en communion avec lui (cf. 1Jn 1,1-3). Tout ceci advient lorsque nous nous efforçons de l'aimer de toutes nos forces, ainsi que nos frères (Mt 22,37-40) inséparablement (1Jn 4, 20-21), avec pour point de référence invisible, la perfection d'amour du Père lui-même (cf. Mat. 5, 43-48) et comme point de référence visible, l'attitude du Christ et la manière dont le Père nous a aimés dans le Christ (cf. Jn 15,9-17).

Ceci dit, si le Christ est notre modèle, quelle a été son obéissance et comment a-t-il obéi? L'Instruction nous donne une réponse : le Christ s'est abandonné totalement au Père : « Et si, dans sa passion, il s'est aussi livré à Judas, aux grands prêtres, à ceux qui l'ont flagellé, à la foule hostile et à ceux qui l'ont crucifié, c'est parce qu'il était absolument certain que toute chose trouvait sa signification dans la fidélité totale au dessein de salut voulu par le Père, auquel, -comme nous le rappelle saint Bernard – 'ce ne fut pas la mort qui a plu, mais la volonté de celui qui mourait de son plein gré'³» (FT 5c).

Dans l'Évangile, la vie du Christ nous apparaît comme une expérience de communion filiale au vouloir du Père. En effet, ses premières et ses dernières paroles expriment clairement cette docilité : « Ne saviez-vous pas que je me dois aux affaires de mon Père ? » (Luc 2, 49) ; et « Père, en tes mains je remets mon esprit » (cf. Ps 30,6 ; Lc 23, 46), écho dans l'histoire des paroles du psalmiste (Ps 39,7-9) que l'auteur de la Lettre aux Hébreux met dans la bouche du Christ dès le principe : « En entrant dans le monde, le Christ dit : ' ... Voici, je viens pour faire, ô Dieu, ta volonté' » (He 10,5-7).

Et ceci sera l'objet de la troisième demande du Notre Père : « Que ta volonté soit faite sur la terre comme au ciel » (Mt 6, 10) ; demande reprise dans l'angoisse de Gethsémani : « Que ta volonté soit faite, et non la mienne » (cf. Mt 26,39.42). Une obéissance au sein des difficultés : « Il apprit de ce qu'il souffrit, l'obéissance » (He 5,8). Une obéissance « jusqu'à la mort, et à la mort sur une croix » (Ph 2,6-9), c'est-à-dire, continue, comme la 'nourriture' est de tous les jours (Jn 4,34). Ainsi pourra-t-il dire sur la croix que « Tout est consommé » (Jn 19,30). Le Christ a été le « oui » du Père à l'humanité (la fidélité de Dieu envers les hommes), mais aussi l'« amen » de l'humanité au Père (l'obéissance totale) (cf. 2Co 1,20 ; Ap 1,4-5 ; 3,14). Une obéissance, citons-nous au début, « filiale et non servile... reflet de la

correspondance dans l'amour des trois Personnes divines » (VC 21d).

Une obéissance qui se manifeste dans une attitude d'écoute (cf. FT 5-6) et de recherche continuelle de ce que veut le Père : « Qui est de Dieu entend les paroles de Dieu » (Jn 8,47). Or, en vrai homme (cf. GS 22, CEC 470), Jésus a dû chercher, discerner, formuler la volonté du Père, lui aussi, à travers de « nombreuses médiations humaines » (FT 9a ; cf. 11c) ; et ce ne lui fut pas toujours facile de comprendre, ni de réaliser, parce qu'il était « semblable aux hommes » (Ph 2,7) ; il dut grandir et apprendre (cf. Lc 2,40.52), il fut « éprouvé en tout, comme nous, à l'exception du péché » (He 4,15). En effet, sa vie publique commence et finit par deux épreuves qui touchent sa mission, la volonté du Père, et par conséquent, l'obéissance : les tentations (cf. Mt 4,1-11) et l'angoisse, non seulement à Gethsémani (cf. Mt 26, 38-39 ; He 5,7-8) mais aussi sur la croix (cf. Mt 27,46 ; Ps 22 ; 31). C'est là que le Christ a vécu sa « nuit », comme dirait les mystiques. Il a « souffert » et « appris » l'obéissance (He 5,8). Et c'est en fait dans la scène de Gethsémani selon Matthieu (26,36-46), que nous voyons vraiment ce processus de discernement : tandis qu'au v. 39 il demande de ne pas avoir à souffrir si cela est possible, mais que toutefois la volonté du Père soit faite, au v. 42 il dit déjà simplement que cette volonté se fasse, il ne demande pas d'être épargné ; et au v. 46 il est désormais déterminé : « Levez-vous, allons ! ». Il a compris et a accueilli pleinement la volonté du Père. « Il fut exaucé » (He 5,7), non parce qu'il ne fut pas obligé de souffrir mais parce qu'il fut aidé à comprendre et à accepter avec détermination. En effet, le Christ n'a pas subi la croix ; il ne s'est pas limité à la supporter avec résignation, mais il l'a embrassée de manière positive ; et comme il voyait en elle la volonté de son Père bien-aimé, elle pesa moins lourdement. Toutefois, comme le dit FT 5c, ceci ne signifie pas que ce fut la croix en tant que telle qui plut au Père, mais l'amour fidèle jusqu'aux conséquences extrêmes en faveur des hommes, ses frères, dont le Fils donnait la preuve. En somme, nous pouvons appliquer ici ce que dit Paul à propos du détachement des biens, jusqu'à souffrir une mort sanglante : ce n'est pas ce détachement en tant que tel qui est positif mais ce qui conduit à ces conséquences : « Quand je distribuerais tous mes biens en aumônes, quand je livrerais mon corps aux flammes, si je n'ai pas la charité, cela ne me sert de rien » (1Co 13,3)⁴.

Voilà la raison de la liberté du Christ devant la mort (« Si le Père m'aime, c'est que je donne ma vie, pour la reprendre. Personne ne me l'enlève ; mais je la donne de moi-même », Jn 10,17-18). Effectivement, dans son obéissance au Père, Jésus apparaît comme un homme profondément libre et indépendant : libre face à l'argent (cf. Mt 6,25-33), libre devant les hommes (cf. Jn 6,15 ; 13,5.14), devant les puissants (cf. Mt 26, 62-64 ; 27,13-14 ; Lc 13,32 ; 23,6-12), face à sa famille (cf. Lc 2,49 ; Mc 3,33), face aux groupes du pouvoir politique ou religieux (cf. Mt 22,34 ; 23,13-32), face à la Loi (cf. Mt 5,21s ; Mc 1,22 ; 2,27-28), face à la mort (cf. Jn 10,17-18 ; Mt 26, 36-46).

Une obéissance, celle du Christ, et par conséquent, qui coûte parfois ; obéissance difficile, dramatique (cf. FT 8c), parce qu'humaine, qui va jusqu'à donner sa vie pour les personnes que l'on aime (Jn 15,12 ; Ph 2,8) ; mais en même temps, une obéissance non subie, une vie qui n'est pas donnée par contrainte, mais librement (cf. Jn 10, 17-18) et même avec joie, comme la femme affligée avant d'enfanter mais qui est finalement toute joyeuse qu'un homme soit venu au monde (cf. Jn 16,21) ; et nous savons combien Dieu aime qui donne avec joie (cf. 2Co 9,7), qui accomplit joyeusement les œuvres de miséricorde (cf. Rm 12,8). En effet, ce fut la liberté de l'amour qui le poussa à se donner totalement (cf. Ga 2,20 ; Ép 5,2). Une obéissance dure, mais libre et vigoureuse, courageuse, et même joyeuse parce que par-dessus tout aimante, qui n'a rien fait d'autre que de porter « jusqu'à la fin » (Jn 13,1), « jusqu'à la mort de la croix » (Ph 2,8), jusqu'au « tout est accompli » (Jn 19,30) l'amour qu'il avait pour le Père et qui se traduit par l'amour pour les hommes ses frères. C'est pourquoi le crucifix n'est pas simplement et pour toujours l'image de la souffrance et de la mort, mais celle de la fidélité à l'amour envers les personnes aimées, avec toutes les conséquences que cela entraîne. C'est une image positive de victoire de l'amour sur le péché, la souffrance et la mort.

2. L'Église, communion de personnes obéissantes, toujours à l'écoute et en perpétuel discernement pour savoir ce que Dieu veut.

Dans la vie des disciples de Jésus, nous devrions rencontrer la même attitude que nous avons vue en lui. Il est le prototype, le modèle suprême. Il le dit lui-même : « Quiconque fait la volonté de mon Père, celui-là est mon frère et ma sœur et ma mère » (Mc 3,35). Avec Jésus, les disciples ont en commun l'écoute, l'accueil et l'accomplissement des vœux du Père ; c'est ainsi qu'ils entrent dans sa nouvelle famille, le nouvel Israël. En effet, la nouvelle famille est constituée de « ceux qui écoutent la parole de Dieu et la mettent en pratique » (Lc 8,21) : écouter et mettre en pratique, sont les deux éléments constitutifs de « la parenté » du Christ (cf. FT 8).

C'est dans ce sens, commun à tous les croyants, qu'il faut comprendre le rapport d'obéissance dans l'Église ; telle est l'obéissance demandée à tous/toutes au long des siècles. Obéissance qui précède, fonde et explique non seulement l'obéissance du religieux à son supérieur, mais encore celle de chaque croyant aux exigences internes de la communauté ecclésiale, y compris l'obéissance envers tous ceux qui ont reçu le ministère de guider le peuple chrétien, c'est-à-dire la hiérarchie.

C'est pourquoi, l'Église ne se divise pas entre ceux qui commandent et ceux qui obéissent, parce que la vérité est que tous obéissent ; toute l'Église suit son Époux, le Seigneur Jésus, dans l'écoute et l'accomplissement de la volonté du Père, avec l'aide de l'Esprit. Chaque chrétien, ensuite, le vit selon les caractéristiques de sa vocation ; dans ce contexte, les religieux le font selon leur modalité propre (du

reste, multiple, elle aussi). Voilà pourquoi il n'est pas indifférent de suivre le Christ d'une manière ou d'une autre ; mais chacun doit chercher quelle est sa vocation, c'est-à-dire la volonté de Dieu sur lui, et l'accueillir avec joie, amour et fidélité. Une obéissance qui n'est pas oppressive, mais libératrice (cf. FT 5-6 ; VC 91) parce que Dieu est amour (cf. 1Jn 4,8.16) et donc, il ne peut pas ne pas vouloir le plus grand bien pour tous et chacun de nous quand il nous fait le don d'une vocation concrète (cf. Jn 3,17 ; 12,47 ; Rm 8,28 ; 1Tm 2,4 ; 2P 3,9). Vocation, enfin, qui, pour ce chrétien ne peut pas ne pas être meilleure et supérieure à toutes les autres parce que c'est la volonté de Dieu pour lui.

Or, l'obéissance de chacun au Père s'exerce dans le cadre de la communauté ecclésiale, ce qui, par conséquent, inclut non seulement le rapport personnel fondamental entre Dieu et la conscience, mais aussi le rapport avec les autres frères et sœurs de l'Église qui cheminent ensemble vers Dieu. En d'autres termes, notre obéissance au Dieu invisible s'exerce dans le cadre de sa communauté visible, l'Église, de la même manière que l'amour envers Dieu qu'on ne voit pas se vérifie à l'amour que l'on a pour le prochain qui, lui, par contre, se voit (cf. 1 Jn 4,20-21). De plus, si le cœur de la vie chrétienne est la charité (cf. Jn 15, 12-17), parce que Dieu est amour (cf. 1 Jn 4,8.16), l'exercice/service de l'autorité et de l'obéissance dans l'Église ne peut être autre chose que la façon de vivre la charité, l'amour fraternel, « afin que le monde croie » (cf. Jn 15, 12-17 ; 17,11.21-26) ; et à l'inverse, le service de l'autorité aussi bien que celui de l'obéissance sera chrétien dans la mesure où il sera l'expression de la charité. La charité est la preuve de son authenticité évangélique, parce que : « La charité ne fait point de tort au prochain. La charité est donc la loi dans sa plénitude » (Rm 13,10 ; cf. 1Co 13) ; « par-dessus tout, ayez la charité, en laquelle se noue la perfection » (Col 3,14).

« Par-dessus tout », et donc, même par-dessus le désir de maintenir un ordre simplement extérieur, une 'politique ecclésiastique' déterminée ou une certaine image de l'Église à sauver. La raison est que Dieu qui est « la » vérité (cf. Jn 3,16 ; 14,6) se définit lui-même comme charité (cf. 1Jn 4,8.16). La charité est donc déjà « la » vérité parce qu'elle est participation à Dieu (cf. 1Jn 4,7-8. 12-16). En conséquence, prétendre – comme c'est arrivé plus d'une fois au niveau des personnes ou des groupes - défendre la vérité chrétienne au détriment de la charité, serait tout simplement une contradiction ; cette vérité-là se détruirait elle-même. Il n'y a pas de charité sans vérité, et il ne peut y avoir de vérité sans charité. En effet, alors qu'on peut se sauver par la charité sans connaître la vérité révélée, on ne peut se sauver avec la vérité révélée s'il n'y a pas de charité (cf. Mt 25, 31-46 ; Lc 12, 47-48 ; 1 Co 13 ; Jc 2,14-26 ; voir aussi : LG 14-16, CEC 839-848).

L'exercice de l'autorité et celui de l'obéissance dans l'Église procèdent donc de l'amour (communion), ils en sont les manifestations et, vécus chrétiennement, il est certain qu'ils intensifient la charité (cf. 1 Jn 1,1-3 ; voir aussi ChL 32, VFC 58, VC 46a). En conséquence, l'autorité sera d'autant plus vraie (chrétienne), que dans cette recherche et cet accomplissement de la volonté de Dieu, son exercice sera

poussé par la charité, motivé par la charité, en faveur de la charité et portera à vivre plus profondément de la charité ; autrement dit, plus l'autorité réalisera la participation ecclésiale à l'*agapè* du Père, grâce au mystère pascal du Christ et à l'action de l'Esprit (cf. Jn 17, 11-21 ; 1Jn 4, 8.16 ; Rm 5,5 ; 2P 1,4), plus elle deviendra l'image visible « de la correspondance dans l'amour des trois Personnes divines » (VC 21d).

Voilà pourquoi l'élément de base, pour ne pas dire le but, est avant tout la communion (cf. 1 Jn 1,1-3) ; et c'est donc en communion que les disciples écoutent, discernent et font la volonté du Père. Dans l'Église, il y a ensuite une variété de dons distribués par l'Esprit (cf. Rm 12,3-8 ; 1Co 12-14 ; Ep 4-5) et parmi eux, celui de l'autorité hiérarchique qui doit pouvoir s'exercer, justement parce qu'il est donné par l'Esprit en vue du bien commun.

Le corps est composé de nombreux membres différents, chacun avec sa fonction propre, et aucun n'est inutile ; l'autorité est l'un de ceux-ci, essentiel même s'il n'est pas unique. Mais l'obéissance aussi est un don, un service rendu à la communion et à l'autorité. On sert en cherchant, en écoutant, en discernant, en dialoguant, en commandant et en obéissant. L'autorité est précédée par la foi, et elle est au service de la communion qui découle de la foi (cf. 1Jn 1,1-3). La foi précède, enveloppe, conditionne l'autorité aussi bien que l'obéissance ; elle explique ce que ces dernières signifient et comment elles doivent s'exercer dans la communion chrétienne. Après tout, ce à quoi tous/toutes doivent prétendre, c'est à faire la volonté, non d'un autre membre de la communauté, mais celle de Dieu.

Dans cette recherche et ce travail, chacun est appelé à collaborer en vertu des divers sacrements reçus, selon les caractéristiques de sa propre vocation chrétienne et ses différentes obligations humaines. Ensuite, certains dans la communauté sont choisis par l'Esprit pour mettre leurs dons spirituels et humains au service de la cohésion, de la solidité de la communion et de l'unité de la foi ; par leur intermédiaire, l'Esprit confirme toute la communauté ecclésiale (cf. Mt 16,18-19 ; 18,18 ; Lc 22,32 ; Jn 21,17 ; 1Jn 1, 1-3).

Toutefois, cette autorité reste un fait historique, transitoire ; en effet, dans la communion finale avec Dieu cette autorité n'existera plus. C'est pourquoi, dans l'Église, Dieu seul est l'absolu, et non l'autorité ; d'où la nécessité d'écouter tout le monde, dans et hors de la communauté, avec la conviction que même tous ensemble, nous ne réussirons jamais à posséder la plénitude de la vérité, et encore moins à l'épuiser ; par contre, le grand don sera que la vérité prenne peu à peu possession de nous.

Nous sommes tous l'Église, et tous en partagent la responsabilité, ce qui exige la collaboration de tous, de même que cela exige le respect du rôle de chacun, parce que personne n'est propriétaire de l'Église. Des frères, tous fondamentalement égaux (cf. LG 32, CDC 208, CEC 871-873, VC 31b,84-85), un seul Père et un seul Maître (cf. Mt 23,8-12). Voilà la profonde vérité évangélique et humaine qu'expriment les paroles de Benoît XVI dans l'homélie de la messe inaugurale de son ministère

pétrinien, le 24 avril 2005 : « ...Je ne suis pas seul. Je ne dois pas porter seul ce que, en réalité, je ne pourrais jamais porter seul (...). Mon véritable programme de gouvernement est de ne pas faire ma volonté, de ne pas poursuivre mes idées, mais, avec toute l'Église, de me mettre à l'écoute de la Parole et de la volonté du Seigneur, et de me laisser guider par lui, de manière que ce soit lui-même qui guide l'Église en cette heure de notre histoire (...). Prions les uns pour les autres, afin que le Seigneur nous porte et que nous apprenions à nous porter les uns les autres »⁵. Ce n'était pas de la rhétorique, mais simplement vrai. Voilà pourquoi on reconnaît sans cesse que l'autorité a ses limites humaines (cf. FT 13d, 18a, 21ac, VC 92), et elle se tromperait si elle n'en était pas consciente (cf. FT 20g, 25a).

Parvenus à ce stade, comment chercher la volonté de Dieu dans la communauté chrétienne et quel est le rôle concret de l'autorité ?

Le problème est qu'il est vrai que nous sommes appelés à la liberté (cf. Ga 5,13), que nous possédons tous l'Esprit-Saint (cf. Ac 5,32 ; Rm 5,5), et que, comme nous possédons l'Esprit, nous ne sommes plus sous la Loi (cf. Ga 5,17-18), car où est l'Esprit, là est la liberté (cf. 2 Co 3,17) ; mais il n'est pas moins vrai que, tant que nous vivons dans ce corps mortel, nous avons une liberté imparfaite, nous possédons seulement les arrhes de l'Esprit (cf. 2Co 1,22), nous portons ce trésor dans des vases d'argile (cf. 2Co 4,7) ; nous voyons, mais comme dans un miroir (cf. 1Co 13,12) ; nous sommes dès à présent fils de Dieu mais ce que nous serons n'est pas encore manifesté (cf. 1 Jn 3,2)... Par conséquent, nous avons encore besoin de chercher et à notre manière, c'est-à-dire avec tout le travail humain, personnel et communautaire que cela suppose. Ce sont les limites de notre maturité humaine et spirituelle qui entraînent la recherche, les discussions, les lois et les normes, les tensions inévitables..., l'obéissance (cf. FT 9b). Dans ses lettres, saint Paul lui-même donne de nombreuses normes, parfois très concrètes.

Dans ce but, et dans ce contexte, l'autorité du Magistère dans l'Église a en même temps un devoir discrétionnaire (aider les individus dans la recherche et la mise en œuvre de la volonté de Dieu) et communautaire (guider toute la communauté vers la réalisation historique du dessein de Dieu). La mission confiée par l'Esprit au Magistère est donc d'être au service de la formation de la conscience et au service de la vie de toute la communauté ; elle n'est pas de supplanter la responsabilité de qui que ce soit. Le Magistère remplit cette mission en enseignant, en sanctifiant et en gouvernant (cf. LG 24-27, MR 13, CEC 888-896).

Or, comme nous le disions, cette recherche de la volonté de Dieu et cette obéissance est pour tous dans l'Église, elle est communautaire. L'autorité du Magistère n'est pas seule, car il n'est pas toujours clair de savoir quelle est cette volonté (cf. GS 33b, 43b) parce que tous possèdent l'Esprit (Ac 5,32 ; Rm 5,5) ; et comme le disait le bienheureux Jean XXIII, la substance du « *depositum fidei* » est une chose, et autre chose sa formulation et les revêtements historiques et culturels

qui l'enveloppent ⁶. Aussi bien est-il vrai que le Magistère sera authentique dans la mesure où il sera docile au Christ et à l'Esprit. Même à l'intérieur de l'Église, il est certain qu'il faut obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes (cf. Ac 4, 19 ; 5, 29 ; voir aussi : FT 27a). Par conséquent, personne ne peut être passif dans l'Église, parce que ce serait une infidélité à l'Esprit qui habite en lui, même quand cette personne peut créer des tensions, comme il advint entre Pierre et la communauté de Jérusalem (Ac 11, 1-18), entre Pierre et Paul (cf. Ga 2, 14), entre Jacques, Pierre et Barnabé-Paul (Ac 15). Le respect mutuel et l'écoute habituelle, le dialogue est une nécessité, un droit, une obligation de tous à l'égard de tous, non pas une mode passagère, un luxe ou une concession bienveillante de la part de quelqu'un, même quand celui-là détient le service de l'autorité magistériel (cf. ES passim).

C'est pourquoi, critiquer dans l'Église - la charité étant sauve -, quand l'individu ou un groupe est sincèrement convaincu de devoir le faire au nom de la recherche de la volonté de Dieu, n'est pas la manifestation d'un manque d'obéissance, mais un geste d'amour responsable envers l'Église et de sa fidélité au Seigneur ; qu'on se rappelle les critiques faites par sainte Catherine de Sienne aux Papes d'Avignon pour qu'ils reviennent à Rome, l'incompréhension entre sainte Thérèse d'Avila et le Nonce Apostolique de Madrid, la tension entre saint François d'Assise et son évêque... (VC 43, 46, 84, 85, 91, 92). Critiquer certaines choses de l'Église ou chez quelques-uns de ses membres, avec amour et responsabilité, ne signifie pas avoir moins d'amour mais en avoir davantage ; tout comme l'amour des parents n'empêche pas de critiquer certaines choses qui ne nous semblent pas justes ou d'en reconnaître certains défauts ; le reste est de l'infantilisme, un manque de maturité humaine et d'objectivité sereine : celui qui aime critique, tout en continuant à aimer la personne critiquée ; et pas seulement : c'est par amour et avec amour que se fait la critique. Le silence n'est pas toujours le signe d'une obéissance mature ; cela peut être au contraire, un signe d'indifférence ou de manque de responsabilité devant le bien commun, dans l'Église comme dans la société. Écouter et être écouté est un devoir et un droit propre à chaque chrétien, si nous voulons vraiment chercher à comprendre la volonté de Dieu (cf. NMI 45a). « L'unité de l'Église n'est pas uniformité, mais intégration organique des légitimes diversités (...). Il est donc nécessaire que l'Église du troisième millénaire stimule tous les baptisés et les confirmés à prendre conscience de leur responsabilité active dans la vie ecclésiale » (NMI 46a).

D'où il découle que, dans cette recherche souvent difficile de la volonté de Dieu dans l'Église, la tradition chrétienne ait toujours admis la possibilité des « gestes prophétiques », c'est-à-dire, la possibilité qu'un chrétien perçoive avec une certitude morale absolue une indication de Dieu qui va au-delà des normes actuelles ou du mode de faire de l'autorité ecclésiastique. Mais, au-delà de ce cas limite, la contestation peut-elle exister sous la forme d'une protestation claire et plus ou moins associée contre la manière dont est exercée l'autorité, d'une opposition loyale et responsable de quelqu'un ou quelques-uns à un moment historique concret ? Il ne

s'agit pas d'une contestation de l'autorité en tant que telle (ce qui serait un problème d'ecclésiologie dogmatique), mais d'un jugement opérationnel concret, une façon de poser une question ou d'imposer un service déterminé. C'est une attitude de loyauté critique dans la recherche de ce que Dieu veut ; l'ami véritable dit la vérité à l'ami même si elle est dure, précisément parce qu'il cherche le bien de l'ami (cf. Pr 27,5-6) ; et dans notre cas, c'est un acte de responsabilité envers l'Église-communion. De fait, dans l'histoire de l'Église, il n'y a pratiquement pas de réforme officielle qui n'ait été en quelque mesure précédée, ou qui n'ait été le fruit ou la conséquence de l'opposition loyale et responsable de quelques-uns de ses membres. Qu'il suffise, pour rester dans les temps récents, de penser aux réformes liturgique, biblique, œcuménique... promulguées par le Concile Vatican II ; réformes faites par des théologiens, qui, dans les années précédentes avaient eu des difficultés avec la Curie Romaine. Il y a quelques années, le théologien Ratzinger de l'époque disait : « (L'Église) vit toujours de l'appel de l'Esprit, dans la « crise » du passage de l'ancien au nouveau. Est-ce un hasard que les grands saints aient été en tension, non seulement avec le monde mais aussi avec l'Église, et aient souffert en travaillant pour l'Église et dans l'Église ? (...). La véritable obéissance n'est pas celle des adulateurs (appelés « faux prophètes » par rapport à l'authentique prophétie de l'Ancien Testament), de ceux qui évitent tout obstacle et toute blessure, qui mettent au-dessus de tout la garantie de leurs commodités personnelles. L'obéissance qui est véracité, l'obéissance animée de la force enthousiaste de l'amour, voilà la véritable obéissance qui a fécondé l'Église à travers les siècles, la libérant de la tentation babylonienne et la ramenant dans le côté de son Seigneur crucifié »⁷. Le Magistère rendra hommage à l'esprit prophétique, même « provocateur », de bon nombre de religieux tout au long de l'histoire de l'Église (cf. EN 69, VC 84b : voir aussi les numéros 46, 74, 84-85).

Loyauté et responsabilité qui se manifestent : 1) dans l'exposé opportun et humble de son point de vue personnel, (comme un « non » à la peur, à l'inhibition et à la passivité, au manque de sens de co-responsabilité ecclésiale dans la recherche de la volonté de Dieu) ; 2) dans le désir sincère de la recherche de la vérité (comme un « non » au manque de droiture ou au double jeu, à la recherche de ses intérêts personnels) ; 3) dans le respect constant à l'égard de tous, et donc, de celui qui a le service de l'autorité (comme un « non » à l'offense ou au dénigrement du prochain) ; 4) dans l'effort infatigable pour concilier les exigences de l'obéissance à l'autorité légitime avec les exigences auxquelles sa conscience juge ne pouvoir renoncer (comme un « oui » au respect de la conscience droite de tous, même quand ils se trompent ; qu'ils se rappellent les paroles de saint Paul : Rm 14-15 ; 1 Co 8-10) ; 5) le tout enveloppé d'esprit de foi, et donc de prière, qui doit caractériser la vie du chrétien. Ceux qui, en pareille situation, agissent dans cette attitude, servent assurément l'Église, sont l'Église, même quand ils peuvent susciter des moments de crise et de tension, et ils aident à connaître et à accomplir la volonté de Dieu (cf. LG 37a, CDC 212, CEC 907 et 911).

Tout ceci nous parle finalement de la nécessité et en même temps du caractère provisoire de l'autorité quelle qu'elle soit, même dans l'Église ; et cela nous montre comment en réalité, dans la communauté chrétienne, nous obéissons tous. L'unique chef et médiateur, disait saint Paul, c'est le Christ (cf. 1 Co 3, 5-7.9.11 ; Col 1,18 ; Ép 1,22 ; 1 Tm 2,5), le Pasteur (cf. Jn 10,11-15) ; Pierre, Paul, Apollos..., sont des collaborateurs de Dieu dans la communauté (cf. 1Co 3,9), ils en font partie et sont au service du bien de celle-ci. Voilà la profonde vérité évangélique du titre porté par le Pape « *servus servorum Dei* ». Seul Dieu possède l'autorité, seul le Christ est l'autorité absolue dans l'Église. C'est pourquoi, disions-nous au début, dans l'Église, avant les divers ministères et les charismes confiés par l'Esprit pour le bien de tous, il y a une égalité fondamentale entre les membres (cf. LG 32, CDC208, CHL 15a, 17g, CEC 872, VC 31) : tous ensemble, et chacun avec les dons reçus pour le bien de tous, ils cherchent ce que Dieu veut et s'occupent de l'accomplir.

3. La communauté religieuse et « sa » manière d'écouter et de réaliser la volonté de Dieu.

Comme le dit l'Instruction, « la vie consacrée, appelée à rendre visibles dans l'Église et dans le monde les traits caractéristiques de Jésus..., fleurit sur le terrain de cette recherche du visage du Seigneur et du chemin qui mène à Lui (Jn 14,4-6). Une recherche qui... constitue la peine de chaque jour (...). La personne consacrée témoigne donc de l'engagement, joyeux et en même temps difficile, de la recherche assidue de la volonté divine... » (FT 1b ; cf. 8e).

À partir de ce que nous avons dit jusqu'à présent, il apparaît soudain clairement que nous les religieux/religieuses ne sommes pas « ceux/celles qui obéissent » dans l'Église, comme si les autres en étaient dispensés. Notre vie ne sera pas autre chose que l'une des si nombreuses façons (variées en elles-mêmes: cf. FT 3c) de rechercher et de vivre la volonté de Dieu, prolongement dans l'histoire de l'obéissance du Christ au Père.

À l'origine du rapport/service autorité-obéissance spécifique de la vie religieuse, nous trouvons la communion de charisme, de vie et de mission : la « con-vocation » de certains croyants de la part de Dieu, c'est-à-dire l'appel à une communion plus intime entre eux, à vivre ensemble avec d'autres disciples du Christ, selon un charisme (celui du fondateur ou de la fondatrice) qui incarne et interprète la manière de vivre le mystère du Christ ; charisme qui en accentue un aspect particulier, et avec lequel, par don de l'Esprit, on se sent spirituellement en syntonie. Un document récent l'a dit remarquablement : « Il y a une convergence du 'oui' à Dieu, qui unit les différents consacrés dans une même communauté de vie. Consacrés ensemble, unis dans le même « oui », unis dans l'Esprit Saint, les religieux découvrent chaque jour que suivre le Christ « obéissant, pauvre et chaste » se vit dans la fraternité, comme les disciples qui suivaient Jésus dans son ministère. Unis au Christ et donc appelés à être unis entre eux. Unis dans la mission de s'opposer prophétiquement

à l'idolâtrie du pouvoir, de l'avoir, du plaisir (cf. RPU 25). Ainsi l'*obéissance* lie et unit les diverses volontés en une seule communauté fraternelle investie d'une mission spécifique à réaliser dans l'Église. L'obéissance est un « oui » au plan de Dieu qui a confié une tâche particulière à un groupe de personnes. Elle comporte un lien avec la mission, mais également avec la communauté qui doit remplir ensemble son service, ici et maintenant ; elle exige aussi un regard lucide de foi sur les supérieurs qui « accomplissent leur devoir de service et de guide » (MR 13) et doivent veiller à la conformité du travail apostolique avec la mission. Et ainsi, c'est en communion avec eux que doit se réaliser la volonté divine, la seule qui puisse sauver » (VFC 46bcd, cf. FT18a). À noter, la référence continue à Dieu et à la communauté dans son ensemble, c'est-à-dire, aux supérieurs et à ceux qui leur sont unis, tous gardant les yeux fixés sur ce que Dieu attend d'eux.

De cette communion- 'convocation' initiale découle un double service : 1) vers l'intérieur, la recherche commune de la volonté divine et la vie fraternelle ; 2) vers l'extérieur, la mission apostolique (cf. VFC 58, VC 46a, 72). Dans ce contexte, l'autorité et l'obéissance se transforment en deux aspects d'un unique processus d'obéissance à Dieu, c'est-à-dire, de service à Dieu, deux modes complémentaires d'une même disposition d'obéissance à Dieu par laquelle, tous ensemble, ils cherchent et réalisent ce qui plaît à Dieu (cf. FT 12 e) ; « tous obéissent même avec des tâches différentes » (FT 18b). Dans ce mode de vie, il y a, entre celui qui commande et celui qui obéit, une diaconie et une médiation réciproque nécessaire ; chacun est pour l'autre présence de Dieu ; « le frère et la sœur deviennent de cette façon, sacrement du Christ et de la rencontre avec Dieu » (FT 19c).

Quelle est alors la spécificité du rapport/service autorité-obéissance dans la vie religieuse, vis à vis des autres vocations chrétiennes ?

Ce n'est pas l'imitation de l'obéissance du Christ (le 'pourquoi'), parce que, dans la mesure où elle est possible à la nature humaine, elle est commune à tous les croyants. La spécificité est à chercher dans le 'comment', dans le type de méditation par laquelle le religieux se sent appelé par l'Esprit à chercher la volonté du Père, prolongeant ainsi l'obéissance du Christ. Cette médiation se situe, comme nous le disions précédemment : 1) dans la 'lecture' particulière et l'expérience charismatique de l'Évangile (du mystère du Christ), faite par un chrétien/une chrétienne (le fondateur ou la fondatrice) avec lequel/laquelle il/elle se sent en syntonie, c'est-à-dire : je me sens poussé(e) à suivre et à imiter le Christ « comme » le fit ce chrétien/ cette chrétienne (le fondateur/la fondatrice) et à entrer dans le groupe qu'il/elle a fondé, par le don de l'Esprit-Saint ; 2) dans la vie religieuse, dans une vie communautaire qui comprend aussi, en plus de l'obéissance, les conseils de célibat et de pauvreté. Gardant le célibat, le religieux, se sent donc appelé à scruter, discerner et à accomplir la volonté du Père en fraternité, c'est-à-dire, ensemble, avec les autres chrétiens/chrétiennes que l'Esprit-Saint appelle. Ces autres personnes, avec leur bagage humain et spirituel (aspects positifs et limités aussi) font partie dès

ce moment, de la vie et de la mission du religieux ; les con-voqués deviennent les con-frères /con-sœurs (cf. FT 9c, 12 a).

C'est pourquoi, en ce qui concerne l'obéissance du religieux, avant de la considérer comme un « renoncement » à sa volonté propre (qui peut être inclus, comme dans toute vocation chrétienne) il s'agit davantage de la situer dans un horizon nouveau, plus vaste, dont feront désormais partie les confrères/consœurs que Dieu lui donne et comme il les lui donne ; il s'agit donc d'une dilatation de lui-même allant jusqu'à inclure les frères d'une manière telle que cela façonnera désormais, et de manière décisive, son mode humain et spirituel de penser et d'agir. Le religieux ne renonce donc pas à penser, à chercher, à juger et à décider mais il renonce à le faire seul : renoncement à la solitude, en faveur de la communion. Le rapport entre les frères devient un dépassement constant de l'opposition « je-tu » pour se situer au niveau du « nous ». Chacun doit se sentir « nous ». Chacun doit participer avec ses possibilités humaines et spirituelles (son intelligence, son expérience, ses capacités, etc.), en les mettant librement et volontairement à la disposition des autres, et en comptant sur celles des autres pour penser, décider, et agir. Voilà pourquoi « il n'y a pas de contradiction entre obéissance et liberté » (VC 91b). Chacun, et la communauté elle-même, devient « sacrement » du chemin et de la rencontre avec Dieu et sa volonté (cf. FT 19c). En conclusion, l'obéissance réciproque en communauté et envers celui ou celle qui la préside n'est pas un simple fait sociologique, organisationnel, ascétique ou juridique mais profondément théologico-spirituel.

Et maintenant, où situer le rôle, la mission, le ministère, le service du supérieur ? Pour protéger, susciter, stimuler, encourager sa cohésion et sa fidélité à la communion et à la mission à laquelle Dieu l'appelle, le groupe choisit parmi ses confrères/consœurs – selon ses caractéristiques charismatiques et juridiques propres – quelqu'un qui prendra particulièrement soin de tout cela. La communion et la recherche de la volonté de Dieu sont l'œuvre de tous et non le monopole d'une personne, mais il est demandé au supérieur de s'y consacrer d'une manière particulière. Le supérieur est donc par excellence le serviteur de la communion et de la recherche de Dieu ; ou comme dit l'Instruction : « tandis que dans la communauté, *tous* sont appelés à chercher ce qui plaît à Dieu et à lui obéir, *quelques-uns* sont appelés à exercer (...) la tâche particulière d'être signe d'unité et guide dans la recherche unanime et l'accomplissement personnel et communautaire de la volonté de Dieu. C'est là le service de l'autorité » (FT 1c). C'est pourquoi, on pourra dire que si les personnes consacrées se sont vouées au service total de Dieu, l'autorité, elle, favorise et soutient leur consécration. Dans un certain sens, « elle peut être regardée comme 'servante des serviteurs de Dieu'. Elle a le devoir primordial de construire, avec les frères et les sœurs, des 'communautés fraternelles en lesquelles Dieu soit cherché et aimé avant tout'(CDC 619 ; cf. FT 12d, 13a, 21ac). Il est donc d'abord nécessaire que cette autorité soit une personne spirituelle, convaincue du primat du spirituel pour la vie personnelle et la construction de la vie

fraternelle, consciente que plus l'amour de Dieu croît dans les cœurs, plus les cœurs sont unis entre eux. Sa tâche prioritaire sera donc l'animation spirituelle, communautaire et apostolique de sa communauté » (VFC 50a, cf. FT 12a, 13). Il est demandé à l'autorité (homme ou femme) de manière analogue à ce qui est demandé à l'évêque - sans pour autant confondre ou égaler les deux autorités -, d'être maître spirituel, prophète, instrument de sanctification et de gouvernement, confrère accompagnateur (cf MR 13, 14c, 26-27, CDC 619, VFC 50, VC 43, 93). D'une part, c'est un frère parmi les frères ; de l'autre, il représente et est au service de ce que Dieu et l'Église attendent de la communauté. Il « représente » Dieu, non qu'il soit humainement infaillible dans ses décisions concrètes – ses limites humaines sont explicitement reconnues (cf. VC 92b, FT 13d, 18a, 21c, 25a) - mais parce qu'il cherche à faire de son mieux, en nous accompagnant dans la recherche et l'accomplissement de ce que Dieu veut, dans le domaine de ses compétences, et en usant des moyens (la Parole de Dieu, la Règle et les Constitutions, les décisions des chapitres, les signes des temps, etc.) que l'Église a jugés légitimes. Il est un médiateur indirect (cf. FT 13c, 17c, 21c, 25 début). Ainsi, quiconque obéit, accueille avec esprit de foi – en donnant aux supérieurs une « humble soumission » (PC 14) - cette médiation de grâce qui lui est offerte et qui lui donne la « garantie » d'être conduit par l'Esprit et soutenu même au milieu des difficultés (Ac 20, 22s ; VC 92b). Au fond, ce qui se passe c'est que nous faisons confiance à Dieu qui agit à travers la fraternité à laquelle il nous a appelés ; et pour cela, nous faisons confiance aussi aux frères et à ceux qui nous précèdent sur le chemin vers Dieu.

Le supérieur fait donc partie de la communauté, il est dans la communauté, par la communauté. Il est au milieu des frères, aux côtés de chacun, toujours prêt à leur venir en aide, à leur « laver les pieds » (Jn 13,1-17 ; cf. Mt 23,11 ; FT 12b, 17b) ; il cherche « ce que Dieu veut » et ceci « avec le soutien de la prière, de la réflexion et du conseil d'autrui » (FT 12d). On voit les priorités dans le service de l'autorité (cf. FT 13), son rôle dans la croissance de la fraternité (cf. FT 20 ; et aussi VFC 50c, VC 43, RdC 14) et dans l'accomplissement de la mission (cf. FT 25). À la tête de la communauté il n'y a pas le supérieur, mais uniquement le Christ, Dieu, que chacun et tous ensemble cherchent à servir. Le supérieur est appelé à être mémoire, levain, stimulant, encouragement ; il ne remplace la conscience de personne, mais il responsabilise tous les membres ; il écoute, il sert, il enrichit, il n'a pas le rôle de frein, il n'est pas celui qui contraint, et encore moins celui qui assujettit.

Il n'y a pas le supérieur d'une part « et » la communauté de l'autre, comme s'il s'agissait de deux choses différentes, ou pire, opposées, de même qu'il n'existe pas de supérieur sans communauté, ni de communauté « pour » le supérieur. Les confrères ne sont pas à son service, mais tous ensemble ils sont au service du Royaume de Dieu. Dans ce contexte, le supérieur, l'autorité est un service important, mais il n'est pas l'unique ; il paraît clair que « l'obéissance religieuse, loin d'amoin-drir la dignité de la personne humaine, l'amène à sa maturité, en développant la liberté des enfants de Dieu » (PC 14b), et qu'« il n'y a pas de contradiction entre l'obéissance

et la liberté » (VC 91b).

En résumé, l'obéissance religieuse doit être :1) humaine, adulte, mûre et soutenue par la foi ; et non individualiste, égocentrique, « infantile » (FT 25a ; « infantilisme », 20b), passive, sécularisée, pas plus que l'autorité ne doit être signe de « paternalisme ou maternalisme » (FT 14b) ; 2) elle a pour point de référence le Christ, la volonté du Père ; 3) elle s'exprime dans la fraternité congrégationnelle ; 4) elle considère le supérieur comme un confrère ; elle lui est reconnaissante pour le service qu'il remplit ; elle prie pour lui et l'aide dans son discernement et l'accomplissement de la volonté de Dieu par le dialogue et un sens de coresponsabilité et de collaboration (cf. FT 19b).

Il peut arriver cependant, que même dans la vie religieuse,— comme nous disions plus haut à propos de l'Église,— il y en a qui croient ne pas pouvoir obéir sur un point fondamental, même s'il ne s'agit pas de quelque chose de peccamineux en soi (si c'était le cas, l'autorité perdrait sa raison d'être). Il n'est pas rare dans l'histoire qu'un religieux entré dans la vie religieuse comprend au bout d'un certain temps que ce n'est pas pour lui, ou bien, il croit que Dieu l'appelle à une autre forme de vie religieuse déjà existante ou à fonder. Combien d'instituts n'ont-ils pas été fondés par des religieux qui avaient appartenu d'abord à un autre institut ? Et quand l'Église a approuvé le nouvel institut, elle a reconnu implicitement que dans ce cas, le religieux avait bien fait de sortir du premier institut. Qu'il suffise de penser à sainte Thérèse d'Avila et, à notre époque, à la bienheureuse Teresa de Calcutta.

En revanche, un problème plus répandu, est peut-être celui du religieux qui ne croit pas devoir quitter sa congrégation, mais qui toutefois a du mal à accueillir un ordre reçu. De ceci l'Instruction se fait largement l'écho (cf. FT 10, 20^e, 26-27). Le texte distingue entre « obéissances difficiles » (FT 26 ; cf. 10a, 20 e, 26-27) et « objection de conscience » étant donné « l'obscurité et l'ambivalence de nombre de réalités humaines » (FT 27d). Par rapport au premier cas (cf. 26a), on admet que ces obéissances puissent apparaître absolument « absurdes ». Après avoir acquiescé aux conseils donnés par saint Benoît et saint François, l'Instruction reconnaît qu'« un certain attachement à ses convictions personnelles, fruits de la réflexion et de l'expérience mûries avec le temps est compréhensible », et que c'est finalement « une bonne chose de chercher à les défendre et à les réaliser, toujours dans la perspective du Royaume, dans un dialogue franc et constructif » (FT 26c ; cf. 20 e) ; mais, d'autre part, le texte rappelle que le modèle, c'est le Christ qui « ne recule pas face à la mort sur la croix (cf. Ph 2,8) ».

C'est pourquoi, même si on admet que le religieux peut connaître « une défaillance ou une tentation de refus de l'autorité », il lui est rappelé qu'en pareil cas « c'est aussi le moment où l'on doit s'en remettre au Père pour que s'accomplisse sa volonté ». Dans le second cas (cf. FT 27), la question est de savoir s'il peut exister « des situations dans lesquelles la conscience personnelle semble ne pas permettre de suivre les indications données par l'autorité ». Le texte rappelle que déjà Paul VI

avait parlé de ce qu'on appelle « l'objection de conscience » (cf. ET 28-29). L'exhortation reconnaît qu'« il est vrai que la conscience est le lieu où résonne la voix de Dieu qui nous indique comment nous comporter » mais qu'il est également vrai qu'il faut faire attention à ne pas tomber dans le subjectivisme, et qu'il est nécessaire de former le jugement de la conscience. C'est pourquoi, la personne consacrée « devra donc réfléchir longuement avant de conclure que ce n'est pas l'obéissance reçue, mais ce qu'elle perçoit au plus profond d'elle-même qui représente la volonté de Dieu » ; elle devra procéder à des confrontations et à des vérifications avec les médiations que Dieu lui donne ; et même s'« il est indiscutable que ce qui compte c'est d'arriver à connaître et à accomplir la volonté de Dieu, ... il devrait être tout autant indiscutable que la personne consacrée s'est engagée par vœu à accueillir cette sainte volonté à travers des médiations déterminées ».

En définitive, il est demandé en pareil cas au religieux de renoncer à son opinion personnelle, - que le sujet estime juste -, en faveur de ce que commandent la communauté et celui qui la préside. Alors, comment justifier ce renoncement et rendre cette attitude humainement et chrétiennement valide ? La réponse est que le renoncement se justifie si l'attitude est motivée par des raisons autres que de contrainte ou de simple commodité, ou encore de passivité ; il le sera d'autant moins s'il s'agit d'une grave imprudence ou de quelque chose de peccamineux, auquel cas le sujet ne serait absolument pas tenu d'obéir et l'autorité perdrait sa raison d'être. Comme le dit l'Instruction au n° 27 en citant Paul VI : le renoncement se justifie, « à l'exception d'un ordre qui serait manifestement contraire aux lois de Dieu ou aux constitutions de l'institut, ou qui entraînerait un mal grave et certain, auquel cas, l'obligation d'obéir n'existe pas » (ET 28).

Cette attitude est justifiée parce que le religieux reconnaît en ses confrères/ consœurs et dans leur opinion, une valeur qui lui permet de faire ce qu'ils disent sans que sa responsabilité et sa dignité personnelles s'en trouvent diminuées. En effet, il agit dans ce cas selon la volonté d'autrui parce qu'il reconnaît avec humilité la possibilité humaine que les autres aient raison, et lui, non (cf. FT 27b, ET 28 : « l'obscurité et l'ambivalence de nombre de réalités humaines »), même si parfois, sur le moment, les choses ne lui apparaissent pas exactement de cette manière : raisonnement humain (cf. FT 9d, 10a) ; et surtout parce que le religieux reconnaît avec esprit de foi, non seulement la possibilité, mais la certitude que Dieu se sert d'eux puisqu'il les a appelés à une vie commune pour trouver sa volonté, et qu'il s'agit d'« un ordre légitimement donné » (FT 10a) : raisonnement théologique. Le religieux sait que ses frères – comme lui-même - peuvent se tromper humainement ; cela ne le surprend ni ne le scandalise ; mais, au-delà de l'humanité fragile des frères, il s'en remet à Dieu qui l'a appelé à la communion de vie et de charisme avec eux, et il est certain que Lui ne se trompe pas (cf. FT 10c) ; on obéit « non seulement à Dieu, mais aussi aux hommes et, dans tous les cas, pour Dieu et non pour les hommes » (FT 11a).

Ceci ne signifie pas que l'on renonce à sa dignité et à sa responsabilité personnelle, mais – comme je le disais au début – qu'on la situe dans le cadre d'une vision plus large qui englobe les autres membres de la communauté ou de l'institut ; et que l'on reconnaisse aussi avec réalisme et humilité ses propres limites et la possibilité de se tromper. Si par la suite le religieux découvre que même humainement ce sont ses frères qui avaient raison, c'est autant de gagné ; si au contraire, il apparaît clair qu'humainement la raison était de son côté, il restera vrai qu'il a vécu l'Évangile et la vocation reçue (vrai but de la vie) parce qu'il aura cherché Dieu à travers la médiation qu'Il lui avait donnée, celle des frères ; et ainsi, il a fait ce que Dieu voulait de lui, c'est-à-dire Sa volonté. Il est évident que la foi devient un élément, non pas unique, mais décisif dans la vie religieuse. Par conséquent, il ne doit jamais y avoir quelque raison que ce soit de se sentir frustré ou amer, pas même dans le second cas. Et c'est pourquoi l'obéissance du religieux devra toujours être raisonnée – il faut utiliser les éléments humains que Dieu nous donne : l'intelligence, l'expérience... - mais l'obéissance ne pourra jamais être simplement rationnelle, car c'est la foi, et donc l'abandon à Dieu (cf. FT 10c, 11a) qui a le dernier mot.

Dans la vie du croyant, il y a toujours ensemble la « Fides et Ratio » dont parlait Jean Paul II dans l'encyclique de ce nom (FR). Il en est ainsi en Marie, elle qui, à l'annonciation et à la naissance de Jésus, s'interroge (cf. Lc 1,34), pense, médite (cf. Lc 2,19.51) : cette obéissance « croyante et interrogatrice » qui la caractérise (FT 31a ; cf. LG 58, RMa 17d). Mais, en même temps, Marie « est empressée dans l'obéissance » (VC 112c), elle se remet et s'abandonne à Dieu : « Me voici... » (Lc 1,38). Marie est « une femme forte », elle n'est pas « passivement soumise ou d'une religiosité aliénante » (MC 37). Elle est pour nous un exemple de « pauvreté » biblique, de confiance et d'abandon au Seigneur (cf. RMa 17c ; cf. 12-19, 39).

- 1 Sigles des documents du Magistère qui seront cités. *Faciem Tuam*: FT; *Ecclesiam Suam*: ES; *Lumen Gentium*: LG; *Gaudium et Spes*: GS; *Perfectae Caritatis*: PC; *Evangelica Testificatio*: ET; *Marialis Cultus*: MC; *Evangelii Nuntiandi*: EN; *Mutuae Relationes*: MR; *Les religieux et la promotion humaine*: RPU; *Code de Droit Canonique*: CDC; *Redemptoris Mater*: RMa; *Christifideles Laici*: ChL; *Catéchisme de l'Église Catholique*: CEC; *La vie fraternelle en communauté*: VFC; *Vita Consecrata*: VC; *Fides et Ratio*: FR; *Novo Millennio Ineunte*: NMI; *Repertir du Christ*: RdC.
- 2 Le texte parle effectivement de la dépendance "infantile" (FT 25a), de

l'"infantilisme" (FT 20b), et aussi de "paternalisme ou maternalisme" (FT 14b), comme des dangers à éviter.

- 3 Saint Bernard, *De errore Abelardi*, 8, 21 : PL 182, 1070A.
- 4 St AUGUSTIN dira plus tard : « Martyres non facit poena, sed causa » (Enarr.in Psal. 34,13).
- 5 *Homélie*, AAS 97 (2005) 709 ; cité dans FT 12b.
- 6 Cf. JEAN XXIII, 11 octobre 1962: Discours d'ouverture du Concile Vatican II (*Documents du Concile Vatican II*, Bologne 1966, 995-996).
- 7 J. Ratzinger, *Le nouveau Peuple de Dieu* Rome, 1971, 284-286.

DIS À CETTE GÉNÉRATION : AVANCE !

Fr Moacir Casagrande, OFMcap.

Le Frère Moacir Casagrande, OFMcap., est membre de l'Équipe de réflexion biblique de la Conférence Nationale des Religieux du Brésil (CRB) et membre du Conseil de cette même Conférence.

Original en portugais

Cet article a été publié dans la revue « Convergencia », n° 409, mars 2008, XLIII

Il me revient de mettre en contexte le thème de la 21^{ème} Assemblée générale ordinaire de la Conférence des Religieux du Brésil. J'essaierai donc, sans avoir la prétention d'être complet, de donner une vision d'ensemble et de relever quelques éléments qui me semblent appropriés pour susciter, à l'occasion d'une rencontre importante comme celle-ci particulièrement, un approfondissement de la réflexion sur le moment que traverse aujourd'hui la vie consacrée religieuse.

Le titre s'inspire du Livre de l'Exode qui, au chapitre 14, v. 15, révèle avec exactitude le moment le plus critique du processus de l'Exode. Les auteurs présentent un ensemble qui fait mémoire de l'événement le plus important et le plus significatif de l'histoire du peuple de Dieu.¹

Le contexte au sens large

Les migrations de peuplades à la recherche de meilleures conditions de vie ou simplement pour fuir la famine, sont une réalité historique et universelle millénaire. Les peuples dont parle l'Exode, sont composés d'*Hébreux*², que l'on trouve dans le delta du Nil en Égypte, en quête de survie et d'opportunité. L'histoire mentionne les *Hicsos*³ qui occupent la Basse Égypte et auxquels les pharaons auront à s'affronter. Ces Hicsos seront expulsés par le pharaon Amosis en 1575 avant J.C. Sur leurs traces et même avant eux, puis après eux, de nombreux groupes feront des allées et venues, certains pour ne plus repartir.

Selon l'histoire, à certaines époques les pharaons se préoccupent davantage de la Haute Égypte, et pendant ces périodes, le delta du Nil se trouve plus libre, facilitant ainsi l'occupation des lieux par des migrants et des nomades.

En 1308 avant J.C., commence le règne de Ramsès I.⁴ Celui-ci a décidé de déplacer sa résidence officielle et de construire de grandes fortifications dans le delta du Nil, moyennant de gros investissements. Seti I, son fils, poursuit son œuvre. Les Hébreux (émigrés et nomades) se trouvent là et sont utilisés comme main d'œuvre efficace et bon marché pour la réalisation du projet, d'où l'oppression qui ne cesse de grandir.

L'Égypte a un système pour emmagasiner la nourriture (Gn 41,33-36. 53-57), grâce auquel ils soumettent tous les habitants de la région alentour et jusque dans des régions considérablement éloignées. Aux périodes de sécheresse et de disette, les populations locales et voisines se soumettent au maître des magasins de blé pour ne pas mourir de faim (Gn 41,13-26). Selon le livre de la Genèse (42,1-5), les gens alors rassemblés près du rivage de la mer sont venus en Égypte à cause de la famine. La famine les a amenés là mais la terre de leur cœur n'est pas l'Égypte (Gn 47,29-31 ; 49,29, et 50,22-26). En Exode 12,40, nous apprenons qu'ils restèrent en Égypte pendant 430 ans. Mais en 1308 avant J.C., l'oppression commence à peser lourdement sur eux jusqu'à devenir insupportable environ cinquante ans plus tard, sous le règne de Ramsès II (Ex 1,8).

Le delta du Nil, un espace en pleine transformation

Genèse 47,1-12 dit que les gens y entrèrent de manière pacifique et y restèrent pendant dix générations, vivant là sur cette terre fertile sans être dérangés. Mais Ramsès I a décidé de transformer cet espace et d'occuper la terre par des projets grandioses. Ainsi donc, dans ses projets, la terre n'est plus un don de Dieu ; elle est désormais la propriété du « roi d'Égypte », et pas seulement de tout ce qui s'y trouve car, posséder la terre signifie aussi avoir le droit de posséder les biens et les personnes qui vivent de cette terre. Pharaon a décidé de transformer la région et de mettre tous ceux qui sont sur place à travailler à son projet. Alors, que faire ? Accepter et s'adapter au changement ? Se révolter contre le changement et réclamer un libérateur ? Créer de nouveaux espaces à l'intérieur de celui de Pharaon ? Créer de nouveaux espaces dans d'autres régions ? Prendre part à la transformation qu'il a décrétée ? Chercher de nouveaux espaces pour continuer à vivre comme ils le font depuis des générations ? Créer de nouveaux espaces au-dedans d'eux-mêmes pour trouver un nouveau mode de vie ? La vérité est qu'ils ne peuvent plus rester. Le monde a changé, les temps ont changé et l'Égypte n'est plus la même. De nouvelles générations sont apparues qui adoptent de nouvelles attitudes et exigent de faire des pas en avant dans l'histoire.

Les Hébreux qui étaient entrés en Égypte se sont bien rassasiés, se sont multipliés et Pharaon les regardent comme une menace (Ex 1, 8-10). Les choses ont changé, et même la terre qui avait apaisé leur faim veut maintenant détruire leur liberté et le sens de leur vie. Les Israélites peuvent survivre mais ils ne peuvent pas croître en nombre car, à mesure qu'ils se multiplient les yeux des autres s'ouvrent.

L'oppression grandit, les chefs disparaissent, les événements du passé sont oubliés (Ex 1,8). Les faits du passé n'ont qu'une valeur de signes, et pour avoir une influence sur d'autres époques, ils doivent être relus et ré-interprétés. Ainsi, ces gens perdus dans l'aujourd'hui de l'histoire ne supportent plus l'oppression, ne savent pas à qui recourir, et ils ne font que gémir, se lamenter, ils appellent sans savoir vers qui se tourner. Dieu qui entend le cri de l'opprimé, est attentif, mais il a besoin de quelqu'un pour se faire présence au milieu d'eux. Il appelle Moïse, il a besoin de lui pour réaliser, avec lui, leur libération (Ex 3,1-12). Dieu a besoin de quelqu'un qui accepte de se laisser remplir de son Esprit pour réaliser des merveilles dans le temps présent.

En toutes circonstances, se préparer à partir

Déjà dans les premiers chapitres de l'Exode, nous voyons Moïse, au nom de Dieu, inciter le peuple à quitter l'Égypte, qui sera par la suite appelée 'maison de servitude', pour aller vers la Terre de la Promesse où coulent le lait et le miel (Ex 3,7-8). L'esclavage est une composante structurelle de l'organisation du Pharaon et de son succès⁵. La Terre de la Promesse est en vérité un rêve à construire par la foi et à alimenter par l'espérance.

Le livre est prodigue en informations concernant les difficultés alléguées par Moïse pour ne pas accepter la mission (Ex 3,11.13 ; 4,1.10.13 ; 5, 22-23) ; les difficultés que Pharaon crée à Moïse pour réaliser sa mission (Ex 5,2 ; 7,13 ; 8,11.15.28 ; 10,7.12.35 ; 10,10-11.20.27-29 ; 14,5-9) et la difficulté des Hébreux à accueillir le plan de Dieu par l'intermédiaire de Moïse (Ex 5,20-21 ; 6,9). Affronter de telles difficultés n'est possible que pour Dieu et avec Dieu.

Le texte dit clairement que les Hébreux ne doivent pas sortir en secret par la porte de derrière mais ouvertement, par la porte de devant, avec l'autorisation de « l'homme au cœur endurci », le roi d'Égypte (Ex 3,21-22). Ceci adviendra après la mort tragique de son fils premier-né, héritier légitime de son trône qui devait assurer la continuation de sa dynastie (Ex 12,29-34). Ce n'est que lorsque Pharaon sent qu'il n'a plus d'avenir que son cœur commence à s'adoucir.

La mission est de Dieu, Moïse est appelé à être sa présence dans l'histoire, parmi une multitude d'esclaves en Égypte. Moïse guidera la conscientisation des esclaves, mais aussi du maître des esclaves. Au nom de Dieu il présente une

alternative que ni les esclaves, ni leur maître ne connaissent, mais qui est tout à fait possible et réelle. La nouveauté se produira, sans violence, quand les esclaves accepteront de devenir les protagonistes de la situation et que le maître des esclaves lâchera un peu de ses exigences. Dieu veut une libération sans violence, mais le soi-disant roi d'Égypte ne desserre pas la main.

Stratégies

En scrutant le texte nous pouvons repérer les diverses stratégies utilisées : chercher et ouvrir de nouveaux chemins ; partir en caravane ; habiter sous la tente et camper aux frontières entre la mer et le désert.

Finalement les Hébreux partent, libérés par Moïse, et guidés par Dieu, mais chose curieuse, ils ne suivent pas la route habituelle, ils s'enfoncent dans le désert par des sentiers mal tracés, inconnus, inexplorés (Ex 13, 17-18). Ils plantent toujours leurs tentes à la lisière du désert en bordure des lacs ou de la mer.

Les itinéraires qui existent déjà sont connus, explorés et n'offrent plus de nouveauté. La conquête du nouveau ne se fait pas par des chemins déjà tracés mais en traçant de nouveaux chemins. Quand on prend des chemins tracés, on a besoin d'un regard nouveau pour voir l'invisible et découvrir l'inédit dans le routinier. La nouveauté est une construction permanente, quotidienne et artisanale, fruit de la « dynamis » (dynamique) de l'Esprit de Dieu, dans l'histoire de celui qui se laisse conduire par lui, de celui qui se fait protagoniste de sa grâce.

Aux yeux des « prudents », le désert et la mer ne sont pas de bons choix pour des campements sûrs. Ce sont des lieux limitrophes et dans la « liminarité » le risque est grand, les surprises plus fréquentes, et par là même, les occasions sont aussi plus nombreuses. L'avenir est au-delà du risque assumé et affronté. Le désert et la mer constituent les défis du chemin ; ce ne sont pas des buts ni des destinations en soi. Le désert et la mer obligent la personne à se confronter à elle-même et à percevoir ce qu'elle a véritablement au-dedans d'elle-même. Nous sommes plus dépendants des choses que nous ne l'imaginons et nous avons d'énormes difficultés à connaître les éléments liquides. L'eau qui nous enchante, nous effraie et nous terrorise à la fois.

Selon le texte, c'est Dieu lui-même qui conduit son peuple. « Yavhé marchait avec eux, le jour dans une colonne de nuée pour leur indiquer la route, et la nuit dans une colonne de feu pour les éclairer, afin qu'ils puissent marcher de jour et de nuit » (Ex 13,21). Marcher en étant guidés par une colonne de nuée et éclairés par une colonne de feu peut suggérer beaucoup de choses. L'apôtre Paul nous dit dans la première lettre aux Corinthiens (10,1-4), que la nuée ou le feu qui accompagnait le peuple d'Israël, c'était le Christ. Le Christ guidait le

peuple par la médiation de Moïse, dans la fragilité de la nuée et dans la force du feu. Même s'ils paraissent souvent insignifiants, les signes ne manquent pas, qui invitent à aller de l'avant au temps favorable ou à ne pas bouger. D'où la nécessité d'être vigilants et de marcher avec les signes que l'on a, en sachant discerner ce qui est permanent dans l'éphémère et le fugace.

Le danger de retourner à son vomissement (Pr 26,11)

Le texte parle de la marche des Hébreux et des remords de Pharaon, avec les persécutions qui s'en suivent (Ex 14,5-9), mais il parle aussi des regrets des Hébreux d'être sortis d'Égypte (Ex 14,10-12). Ceci nous révèle qu'il ne suffit pas de sortir du lieu et du temps, il est également nécessaire de quitter nos vieilles habitudes, nos schémas mentaux, de changer nos cœurs rongés par la rouille. Il est nécessaire de mettre dans nos yeux le collyre de l'Esprit Saint.

Nos auteurs disent que Pharaon avait décidé de poursuivre et de reprendre les Hébreux auxquels peu de temps avant, il avait permis de partir. Ils acquerront leur liberté au prix d'une « désinstallation », d'un grand labeur, au prix de la sueur et du sacrifice d'une vie commode, mais elle coûtera aussi à Pharaon l'écroulement de sa réputation de puissance et sa popularité. Ceux qui, auparavant, vivaient en maîtres de maisons, doivent maintenant pourvoir à leur propre nourriture, subvenir à leurs besoins et à la réalisation de leurs projets par le travail de leurs mains et à la sueur de leur front. D'autre part, ceux dont la tâche était de procurer la nourriture aux autres et de satisfaire à leurs besoins, doivent désormais assumer l'orientation de leur propre histoire ; mais ils semblent manquer de confiance en eux-mêmes et douter de leurs capacités. Pour favoriser une liberté effective il est nécessaire de rompre toute complicité affective : Pharaon regrette d'avoir perdu ses esclaves et bon nombre d'esclaves regrettent le système pharaonique.

Où se situe aujourd'hui la vie religieuse consacrée au Brésil ?

La situation oblige à faire un choix, et mieux vaut s'y préparer

Désormais les Hébreux sont acculés : d'un côté la mer immense, mystérieuse, inconnue, effrayante, menaçante ; de l'autre, une armée enflammée par la colère de Pharaon qui se rapproche. Que faire ? Revenir en arrière, demander pardon et se rendre ? Qu'est-ce qui garantit que Pharaon procèdera de la même manière qu'autrefois et que les esclaves auront à nouveau ce qu'ils avaient jusqu'alors ? Aller droit devant ? Cela ressemble à un suicide collectif. Saisis de terreur, ils se retournent contre leur chef, Moïse (Ex 14,10-12) et Moïse crie vers Dieu (Ex 14,13-15). Ceci n'est pas provoqué par un manque d'objectif mais par un manque de confiance et d'action.

Il semble que Moïse ait pris une décision tragique, qu'il se soit lancé dans une entreprise vouée à l'échec dès le départ. En arriver à l'absurdité de mourir sans sépulture est même la fin la plus tragique qui soit. Voilà semble-t-il la prédiction de nombreux réalistes à une heure comme celle-ci. « Picoter le jaguar avec un bâton court », cela arrive, qui ne le sait ? Chose bien étrange que de lâcher des certitudes pour partir à la recherche de ce dont on n'est pas sûr. Distinguer entre prudence et lâcheté est parfois difficile.

En Égypte les Israélites n'étaient pas libres, le travail était très humiliant, avilissant, stressant et inhumain, mais ils avaient où habiter, ils avaient quelque chose à manger et un lieu de sépulture. « Ne te disions-nous pas en Égypte : Laisse-nous en paix ? », disaient les Hébreux (cf. Ex 14,12). Même quand ils étaient opprimés par Pharaon, ils se sentaient en paix. Maintenant qu'ils sont libérés de l'oppression, ils ont perdu la paix. Marcher dans l'insécurité, dans l'incertitude est pour eux plus pénible, plus douloureux que servir comme esclaves avec des certitudes et des sécurités. C'est cela qu'ils appellent la paix.

Serait-ce que la paix d'Égypte ne satisfait pas la vie religieuse consacrée ? Pouvons-nous donner un nom à l'Égypte d'aujourd'hui ? Quelle est notre relation avec elle ? Que choisissons-nous ? Mourir esclaves pour avoir une sépulture en Égypte ou mourir libres en courant le risque de rester sans sépulture dans le désert ?

De la confiance passive à l'abandon actif

La réponse de Moïse est une invitation à marcher dans la foi, dans la spiritualité, à chercher le 'sel' qui manque pour que cette marche ait du sens. Il commence par un vigoureux « Ne craignez pas ! Tenez ferme ! » (Ex 14,13). La peur est certainement l'agent paralysant le plus efficace de l'histoire. La peur est la raison et l'explication de la domination de tant de mal, de la prédominance de tant de soumission, de sujétion et de gémissements réprimés, étouffés et silencieux dans notre histoire. Et Moïse continue par une déclaration prophétique : « Les Égyptiens que vous voyez aujourd'hui, vous ne les reverrez plus jamais. Le Seigneur combattra pour vous ! » (Ex 14,13-14). La parole de Moïse est une épée à deux tranchants, mais déjà les Hébreux ne croient pas en eux-mêmes, ils n'ont pas confiance en Moïse, vont-ils espérer en Dieu ? Dieu va-t-il agir pour eux ?

Aujourd'hui aussi, beaucoup de gens espèrent en Dieu ; ils demandent, ils prient, ils gémissent et lèvent les yeux vers le ciel, attendant que tout leur tombe dans les mains. Dieu fera certainement quelque chose pour eux, mais *avec* eux. Dieu ne dispense pas le peuple de faire sa part. Aujourd'hui cette attitude est très répandue. Il est courant d'espérer en Dieu sans se donner réellement et permettre ainsi à sa force d'agir par notre intermédiaire.

Moïse console les Hébreux par des paroles, mais c'est bien peu pour répondre aux besoins du peuple dont il est le guide. Ce qu'il faut, c'est orienter en incarnant la Parole, et prendre la tête avec une audace « téméraire et irréfléchie ».

Le miracle de la participation

Quelle parole Dieu propose-t-il à un moment aussi critique et décisif ? Tout d'abord, c'est un reproche adressé au chef du peuple : « Pourquoi cries-tu vers moi ? » (Ex 14,15). Qu'est-ce que cette manie de courir toujours après moi au moment du péril pour demander secours ?⁶ En vérité, ce n'est pas seulement le peuple qui est perdu, Moïse aussi est perdu. Mais la parole est également une confirmation du projet d'origine : « Dis aux Israélites de repartir ! » (Ex 14,15). Dis-leur qu'ils avancent, qu'ils poursuivent la mission commencée, la route indiquée. Dis-leur qu'ils ne se démontent pas devant le péril en vue. L'avenir est en avant, la « Terre où coulent le lait et le miel » est située au-delà de la mer. Les Israélites, tout comme Moïse, connaissent le but depuis le commencement. Ils sont sortis d'Égypte avec cet objectif, mais ils sont sur le point d'abandonner devant les obstacles qui ont surgi. Ils arrêtent de marcher, ils stationnent, ils stagnent, ils perdent l'espérance, ils se fourvoient. Ils espéraient un avenir immédiat et voici qu'ils doivent non seulement construire l'avenir mais aussi tracer le chemin pour y parvenir.

Il ne suffit pas d'encourager ceux qui sont guidés et de leur donner des ordres, il faut aussi marcher devant eux : « Toi, lève ton bâton, étends ta main sur la mer et fends-la, que les Israélites puissent pénétrer à pied sec au milieu de la mer » (Ex 14,16). Ce même bâton que Moïse avait utilisé en Égypte pour convaincre Pharaon de les laisser partir (Ex 7,8-13) doit être maintenant utilisé pour ouvrir un chemin dans la mer. Utiliser le bâton met en garde, encourage et donne le signal. Le bâton est le symbole du pouvoir dont Moïse use comme un don accordé par Dieu pour l'exercice de la mission, mais dont Pharaon se sert comme force et astuce pour soumettre les autres et imposer ses volontés. Le bâton-pouvoir, n'est pas un instrument de soutien pour soi-même, mais de service des autres, pour le bien de tous. Moïse utilise le bâton devant « l'homme au cœur endurci » pour le convaincre de laisser partir les Hébreux, et devant la mer mystérieuse pour qu'elle s'ouvre et les laisse passer.

Le bâton levé apporte le vent d'Est qui sépare les eaux, assèche le fond de la mer et ouvre un chemin selon le texte de l'Exode (Ex 14,21). Si le bâton est le symbole du pouvoir, le vent est le symbole de l'Esprit. Ici se situe la relation entre le pouvoir et l'Esprit de Dieu dans la tâche de conduire le peuple. Le moment révèle la nécessité d'une syntonie. Le service de leader est exercé avec la puissance de l'Esprit pour trouver des alternatives et ouvrir des chemins.

Entre retourner vers Pharaon et se lancer dans la mer, c'est la seconde alternative qui est choisie puisque celle-ci, et seulement elle, est signe de cohérence avec le projet originel de Dieu. Être assisté et accompagné par Dieu, faire sa volonté ne va pas sans problèmes mais cela encourage à les affronter, à les défier et à les surmonter. Cependant cela demande une hardiesse surhumaine qui défie la raison ; cela exige d'adopter des attitudes hors du commun et entraîne nécessairement de supporter le prix d'être signe de contradiction. Le chemin devient facile lorsque de nombreux pieds l'ont déjà parcouru. La vie nous enseigne que tout ce que nous trouvons déjà fait, nous le devons à quelqu'un qui est passé avant nous.

Comment la vie religieuse consacrée utilise-t-elle le bâton reçu de Dieu ? Dans quels lieux, dans quelles situations, en faveur de qui ? Quels nouveaux chemins la vie consacrée religieuse propose-t-elle à la société d'aujourd'hui ?

L'avantage du moment favorable

Les Hébreux pénètrent dans la mer, et à partir de là, naît une histoire nouvelle, ou mieux, leur histoire en reste marquée pour toujours. Tous, Hébreux et Égyptiens, pénètrent dans la mer et se mettent à la traverser. La mer ne s'est pas fendue exclusivement pour les Hébreux, mais ils prennent la tête, ils ouvrent le chemin, ils sont les premiers, ils ont la bénédiction et la grâce de tracer une route dans la mer et c'est pourquoi ils en sortent à temps. Les autres viennent derrière, à leur suite ; ils imitent et tirent profit de ce qui a déjà été fait, parasitant ce qui a été acquis. Ceux qui viennent derrière sont en retard, ils sont déphasés par rapport à l'heure, ils ne savent plus où ils en sont du rythme des eaux et sont engloutis par elles, ils se perdent en elles.

Ceux qui vivent au bord de l'eau connaissent la signification de son mouvement et son influence sur la vie quotidienne. La mer est un espace en perpétuel mouvement, en perpétuel changement.

Quelle mer la vie religieuse consacrée a-t-elle à traverser ? Qu'a-t-elle à faire pour s'y préparer ? Ne rêvons-nous pas de trouver la Terre Promise sur la plage, avant d'entrer dans la Mer Rouge, au lieu de ne la trouver que sur la plage au sortir de cette mer ? Les Égyptiens furent engloutis par les eaux parce qu'ils étaient en retard. Et nous, comment nous situons-nous dans cette traversée ?

De la mer avec Moïse à la mer avec Jésus

À ceux qui trouvent merveilleux l'épisode lointain du passage de la Mer Rouge, je suggère de lire Marc 6,45-52, où l'on trouve un récit plus actualisé.

Dans l'Exode, le peuple passe la mer et reçoit la manne (Ex 16,1-36). En Marc, les gens reçoivent d'abord les pains et ensuite ils traversent la mer. Là,

Moïse ouvre la mer et le peuple passe à pied sec (Ex 14, 21-22). Ici Jésus « oblige » les disciples à prendre une barque et à le précéder sur l'autre rive de la mer. Ceci peut signifier que le vrai leader ne précède pas toujours, il faut aussi qu'il fasse des leaders de ses disciples.

Là, selon le texte, ils traversent la mer à pied sec, guidés et protégés par la nuée et la colonne de feu (Ex 14, 19.24). Ici par contre, bien qu'ils se trouvent dans la barque, ils se mouillent les pieds, ils font la traversée dans l'obscurité de la nuit, dans la violence du vent et la turbulence des eaux, tandis que Jésus marche avec puissance sur les flots. La barque est le nouveau moyen de traversée. Les premiers chrétiens l'utilisaient beaucoup comme symbole de l'Église-communauté. Il semble que le pouvoir du bâton qui fend les eaux a été remplacé par la simplicité de la barque qui résiste aux vents contraires. Jésus aussi domine les eaux. La nuée et la colonne de feu peuvent aujourd'hui représenter la personne de Jésus qui ne marche plus devant, mais derrière. La mer n'a plus besoin d'être fendue, les Hébreux d'aujourd'hui ont une barque. Cependant, beaucoup préféreraient sauter la mer plutôt que de la traverser.

Dans le texte de l'Exode (Ex 7,3.13.22 ; 8,11.15 ; 9,7.12.34-35 ; 10,1,1.20.27 ; 11,10), le cœur de Pharaon était endurci. Ici, le cœur endurci des disciples les empêche de lire les signes (Mc 6,52). Pharaon ne voit pas Dieu dans l'action de Moïse ; ici, non plus, les disciples ne perçoivent pas sa présence dans l'action de Jésus. Le cœur endurci empêche de percevoir les besoins des autres, de comprendre et d'accueillir l'autre dans son altérité.

Là, la proposition de Dieu n'avait pas été assumée par le peuple. Ici, la proposition de Jésus n'est pas assumée par les disciples. La Terre de la Promesse et l'homme nouveau/la femme nouvelle sont en même temps don de Dieu et construction personnelle et communautaire, dans l'obéissance à sa volonté.

Là, ils pénètrent dans la mer parce que c'est l'unique alternative s'ils ne veulent pas reculer. Ici, ils prennent la mer parce qu'il leur faut poursuivre la route. Pour beaucoup, c'est un suicide. Ironiquement, c'est vraiment cela car il faut accepter de mourir pour naître de nouveau. Il est nécessaire de tuer l'idée préconçue pour que naisse la pensée fidèle à l'origine.

Traverser la mer est donc un signe et un signe ne nourrit pas. Il faut prendre, accueillir la direction indiquée par le signe. Moïse lève le bâton, frappe la mer, indique la direction et le peuple continue. Après avoir traversé la mer, les disciples ne comprennent toujours pas le signe des pains.

Qu'est-ce qui rend difficile la progression de cette génération ou l'empêche d'avancer ? La peur de la mer, l'incertitude de ce qui suivra, la nostalgie du passé, le manque de leadership, le manque d'esprit...

Pour conclure sans conclure

Il est clair que toutes ces interrogations n'expriment pas nécessairement un pessimisme ou un manque de confiance à l'égard de la vie consacrée religieuse. Elles sont là pour provoquer la marche, puisque le compromis arrête le bien et est ennemi du parfait. Il existe une saine inquiétude et un calme préjudiciable. Bien que nous attachions du prix à ce que nous avons et à ce que nous sommes, et que nous l'apprécions, nous savons, comme des pèlerins et des étrangers, que nous avons encore bien plus à saisir que ce que nous avons déjà saisi.

- 1 B.SChild, *Exodus*. Bibliothèque de l'Ancien Testament, 1984, p. 237-238.
- 2 Plus qu'un groupe de descendants d'une seule famille, les Hébreux sont une catégorie sociale. Pour plus de détails, voir N.K.Gottwal *As Tribos de Jahweh*, éd.Paulines 1980, p. 409, 428-429.
- 3 À propos des Hycsos, cf. N.K. Gottwald, *As Tribos de Jahweh*, p. 399-402.
- 4 La XIX^e dynastie, à laquelle appartiennent Ramsès I qui l'inaugure et Ramsès II à qui on attribue le régime le plus violent

d'oppression des Hébreux, au point qu'ils durent quitter l'Égypte, s'étend de 1308 à 1186 avant J.C.. Elle se compose de sept rois et d'une reine. Voir Lehneret et Landrok, Égypte, Le Caire, 1981, p. 32. Opinion différente de celle de G. Alan, *La Civiltà Egizia*, Einaudi 1985, p. 226-255.

- 5 Réalité ambiguë puisque le succès de Pharaon c'est la souffrance de la population qui occupe le territoire.
- 6 Cf. M. Noth, *Esodo*, Paidéia, Brescia, 1977, p. 141.

COURIR POUR SAISIR L'ESPRIT : L'ESPRIT D'ESPÉRANCE

Sr Maria Chin, RSM

Sr Maria Chin, religieuse de la Miséricorde, est originaire de Kingston (Jamaïque). Elle est titulaire d'une licence d'histoire obtenue à l'Université des Antilles, et d'une maîtrise en 'Formative Ministry' obtenue à l'Université Duquesne (USA). Son curriculum vitae comprend aussi une expérience de professeur de lycée, d'animatrice de retraite, de coordinatrice régionale en Jamaïque et de directrice de formation ; enfin, huit années de service dans l'équipe dirigeante des Religieuses de la Miséricorde.

Original en anglais

Il y a une semaine, pressée par les limites de temps et la surcharge que représente mon retour en Jamaïque après quinze années passées aux USA, je me suis trouvée littéralement « en train de piquer un sprint après l'Esprit » pour trouver une inspiration en vue de cette conférence. Dans un moment de lucidité, sans doute provoqué par le fait de voir le nom du Frère Don Bisson, FMS, dans ce programme, je me suis souvenue d'un rêve que j'avais fait il y a bien longtemps avant une retraite dirigée par Don. Je me trouvais au milieu d'un champ désert qui s'étendait à perte de vue ... Soudain, je vis un troupeau de vaches se ruer sur moi, menaçant de me piétiner. Choquée et effrayée, j'essayais de distancer les vaches, en réalisant déjà que cette tentative serait vaine. Ce qu'il fallait faire, c'était courir avec les vaches. Au moment où je me suis mise à le faire, je me suis réveillée. Plus tard, Don m'a expliqué que selon Jung les vaches symbolisent la féminité, un élément d'information qui a trait à ce que j'espère développer tout à l'heure dans cet exposé.

Il y a bien des années que j'ai fait ce rêve. C'était à la fin d'une session de formation organisée dans le but de faire connaître aux religieuses la réalité de Haïti. Je vieillis et cela m'amène non seulement à rassembler des souvenirs liés à des scènes du passé, mais aussi à réaliser qu'un souvenir en appelle un autre. Alors que je continuais à courir après le message de l'Esprit pour aujourd'hui, des bribes de cette expérience me sont revenues à l'esprit : j'ai compris que malgré le rétablissement de la démocratie et les promesses de la « Communauté Internationale », rien n'a changé de façon significative pour le peuple haïtien. L'ancien proverbe créole « après la danse, le tambour est lourd » est une réalité qui se vit journallement en l'absence de moyens pour aborder les situations légales, économiques et sociales du peuple haïtien, ainsi que les problèmes de la pauvreté, de la faim et du chômage. Je

pensais à la conscience politique fort développée du peuple et à la tâche difficile de faire être la démocratie.

J'ai retrouvé la saveur de bribes de conversations avec des groupes de personnes, spécialement de femmes de toutes conditions, qui ne craignaient pas de se lamenter ou de se plaindre. Elles osaient dire à haute voix combien le sentiment de pauvreté et parfois de désespoir leur était insupportable, combien leur anxiété était grande, et profondes les conséquences de la peur. En même temps, elles avaient une façon merveilleuse de mettre les choses en perspective, par exemple l'utilisation habile de la stratégie, un petit rire entendu devant les choses incongrues de la vie, les éclats de rire à leurs propres dépens. Cela m'a rappelé que les personnes confrontées aux questions de vérité et de justice ont à leur disposition plus que leurs propres ressources limitées: elles sont profondément touchées par une lumière et une force qui ne viennent pas d'elles. Et ceci n'est pas autre chose que l'espérance, cette participation à l'intentionnalité de Dieu, qui circule dans tout notre être comme une sève. (Cynthia Bourgeault)

Chaque conversation pourrait fournir un thème intéressant pour cet exposé, mais c'est une photo qui frappe mon imagination et relève de l'impression d'absurdité que j'éprouve malgré moi, face à la pauvreté et à la souffrance inexplicables. La photographie est centrée sur une toute petite coupe de polystyrène que quelqu'un semble avoir placée derrière l'énorme pneu arrière d'un camion, comme pour l'arrêter dans sa trajectoire. Au-dessous, le photographe a soigneusement écrit : « Tous les espoirs vous sont permis ». Une petite coupe de polystyrène qui retient la force puissante d'un énorme pneu et lui résiste ? Incongru ? Ridicule ? Sans espoir ? Peut-être. Cependant, cela nous rappelle une autre histoire. À la fin de sa vie, Napoléon Bonaparte aurait fait la remarque suivante : « Savez-vous ce qui m'étonne le plus dans le monde ? C'est l'incapacité de la force à créer quelque chose. À la longue, le sabre est toujours battu par l'esprit ».

L'espérance est la grande réalité, l'esprit du peuple Haïtien. Elle atteint jusqu'aux recoins de sa vie quotidienne et donne consistance à son incroyable capacité à survivre.

Ces souvenirs me conduisent au-delà de Haïti, car j'ai conscience que ces histoires ne sont pas propres à Haïti. Partout dans le monde, on entend raconter des histoires similaires de personnes qui vivent des privations économiques, la crainte et la violence, la dégradation et l'oppression, qui sont confrontées dans leur vie au chaos et à la confusion et en ressortent cependant pleins d'espoir. Pour elles espérer est une éthique de libération (Robert Raines). Pour survivre, ces personnes créent des structures qui engagent les communautés à la base. Elles se rencontrent, parfois en prenant de grands risques, pour partager leurs dons et leurs talents ; les unes aux autres, elles enseignent leurs compétences et connaissances techniques ; elles créent des programmes d'alphabétisation et des systèmes d'opérations bancaires

domestiques. Ces personnes s'appuient sur les ressources spirituelles de la prière, de l'étude, de l'art et du théâtre, de la musique, de la conscientisation, de la colère face à l'injustice, de l'organisation de la communauté à petite et à grande échelle, du soutien d'accompagnateurs et de la puissance de l'amitié.

Espérer est aussi une éthique de la résistance. Il y a des ressources immenses dans ces groupes qui se sont formés autour des besoins quotidiens et de la vie des gens ordinaires. Ils cherchent à partager avec des personnes qui ont les mêmes affinités et dans une fidélité sans faille à l'Évangile, à apporter toutes les petites transformations possibles. Après avoir commencé par s'entraider dans la lutte contre l'oppression politique, ils orientent désormais leurs énergies vers la lutte économique dans la plupart des situations. Et, c'est là qu'ils m'apparaissent comme crucifiés – étirés verticalement par le profond désir d'un développement durable et d'un changement systémique et puis, poussés et tirillés horizontalement par les besoins immédiats et quotidiens de nourriture, de vêtements, de logement, de santé et d'éducation, l'indispensable qui leur fait tellement défaut.

Je repense à la vingtaine de personnes que j'ai rencontrées : elles sont dans une situation désastreuse et leur vie est en danger du fait de la culture de violence et de mort qui nous entoure. Et je vois comment il est impossible d'expliquer cet esprit d'espérance si ce n'est par le fait qu'elles sont profondément conscientes du travail de l'Esprit de Dieu dans leur vie quotidienne. Cette prise de conscience leur fait réaliser que l'Évangile est politique au sens le plus profond du terme, que c'est leur vocation de participer à l'œuvre de l'Esprit et de résister à l'injustice dans leur communauté et leur nation. Pour ces personnes, la seule option est de rester solidaires les unes des autres et de lutter contre « le pouvoir de mort » afin de comprendre et de survivre. « Si nous ne pouvons pas vaincre, nous pouvons refuser d'être vaincus » m'a dit une femme. Elle était membre d'un groupe de petits commerçants dont les boutiques et les marchandises avaient été détruites par les militaires.

L'aspect fascinant dans tout ceci, c'est que j'ai souvent entrevu de façon fugitive des images bibliques de Dieu, tel l'amour farouchement protecteur de la mère ours quand son ourson est attaqué ou la force de l'aigle déployant ses ailes pour protéger sa couvée – ces images de Dieu, nous les voyons réfléchies et vivantes dans l'amour plein de force et de colère des mères et des femmes du Rwanda, ces mères qui supportent la faim pour que leurs petits enfants puissent manger ; les mères, qui, en Afrique, voient des villages entiers mourir du sida ; les mères qui demandent justice et réclament du travail pour leurs fils et leurs filles.

J'insiste un peu lourdement pour faire remarquer que toutes ces histoires parlent de la création. Elles parlent de vous, de moi et de lieux de nos vies et de notre monde où l'Esprit de Dieu est vraiment présent et intime : il fait progresser la mission de Dieu dans notre monde en guidant l'Église et en obligeant les religieux et religieuses à courir après lui, pour saisir sa présence porteuse de vie et de

guérison, instaurer le règne de l'amour dans l'histoire et le règne de la justice et des relations justes dans notre monde (Gary Riebe-Estrella SVD).

Réfléchir à ces réalités a créé en moi deux convictions que je voudrais développer. La première conviction que je voudrais explorer est qu'il existe des personnes de foi « qui courent pour saisir l'Esprit » et donnent une nouvelle définition de la communauté, comme explosion de compassion et de solidarité.

Partout dans le monde, affirme Kosuke Koyama, les expériences vécues par les gens les plus démunis arrivent à notre conscience tel un grand vent de Pentecôte. Ces gens très défavorisés relisent l'Évangile à partir de ce qu'ils vivent et avec beaucoup d'imagination ; ils appellent à nouveau la subversion de l'Évangile. Partout dans le monde, dans des « poches d'espérance », l'Évangile nous dit des paroles très fortes sur la solidarité de Jésus avec l'histoire. La miséricorde et la compassion de Jésus sont tellement infinies qu'il continue son ministère de guérison et de reconstruction là où il peut ; il nous accompagne jusque dans la souffrance de l'humanité et l'angoisse de la création.

Partout dans le monde, l'Évangile prononce des paroles fortes ; il exprime clairement des aspects cruciaux longtemps ignorés, comme l'harmonie avec toute la création, l'intégrité et l'intégration, le partage et le partenariat. Ce paradigme du « partenariat » parle des personnes comme de gens qui ont des histoires uniques à raconter. Il invite à des relations fondées sur l'égalité, la réciprocité et le partage ; il insiste sur le service et le pouvoir en tant qu'énergie. Nous entendons l'Évangile nous parler de connexions et d'interdépendance, d'intégration et d'intégrité, de sauvegarde et non d'exploitation, d'abondance et non de pénurie, de solidarité et non de concurrence, d'une humanité inclusive et de transformation de notre prise de conscience. Ce paradigme propose une façon alternative d'être disciple qui nous presse de retrouver l'orientation communautaire fondamentale de l'Évangile. Cette orientation nous appelle à passer du lieu sûr et confortable où nous nous trouvons, à l'autre rive où nous nous tenons avec d'autres personnes qui n'ont rien que leurs souvenirs, la foi et l'espérance. Elle nous incite à créer à partir de cela des options alternatives par rapport à la culture de mort qui les entoure.

Le mot « solidarité » peut-il signifier la même chose pour des personnes en sécurité, bien nourries, bien éduquées, bien vêtues, et pour des personnes dont la vie est constamment mise en péril ? Vous arrive-t-il de réfléchir combien leur ambivalence doit être profonde lorsqu'elles entrent en relation avec ceux et celles d'entre nous qui semblent posséder tant de biens ?

L'an dernier, lors de la préparation au Chapitre de l'Institut de la Miséricorde pour les Sœurs des Amériques, j'ai mentionné à ma congrégation qu'être solidaires des autres était peut-être le point crucial de notre transformation et le plus grand défi que nous ayons à relever en tant qu'Église et en tant que religieuses et religieux. Aujourd'hui, je suis encore plus convaincue qu'il s'agit d'un dilemme crucial qui

doit être sérieusement étudié et mérite d'être ré-exposé ici, puisque je m'adresse à vous qui jouez un rôle essentiel dans le processus de formation de nouveaux membres de la vie religieuse.

Il y a bien des années, Albert Nolan, prêtre dominicain d'Afrique du Sud, nous a fait une description lucide des appels de l'Évangile dans notre situation contemporaine de grand déséquilibre et de souffrance. Selon lui, être solidaire est un chemin spirituel de transformation qui passe par « différentes étapes, chacune avec ses propres crises ou nuits obscures et ses propres découvertes ou illuminations ». Ce voyage nous fait passer par la compassion, par les rigueurs de l'analyse intellectuelle pour aller plus loin ; il nous fait comprendre les causes de telles angoisses, de la confusion et du désespoir et nous pousse au-delà, pour découvrir, chose troublante, que ceux qui, pensions-nous, avaient besoin de notre aide peuvent se sauver d'eux-mêmes et le feront avec ou sans nous. Soudain, nous qui d'habitude avons la situation en main, réalisons que ce sont ces autres personnes qui en sont les maîtres. Ceux que nous pensions libérer sont en fait nos libérateurs. Nous ne pouvons pas être libérés sans eux. En termes théologiques, Nolan fait remarquer qu'il nous faut découvrir, non pas simplement dans notre tête mais dans notre expérience vécue que ce sont les gens vulnérables et en danger que Dieu s'est choisis comme instruments pour transformer le monde. La solidarité réelle commence, dit Nolan, lorsque nous reconnaissons que nous faisons partie du processus de solidarité que construisent ensemble les pauvres et les affligés de la terre. Nous comprenons alors de quelle manière l'Esprit nous conduit et travaille en nous et par nous.

En termes de spiritualité, Nolan dit que cela peut provoquer chez nous une crise réelle et conduire à une véritable et profonde conversion, une manière différente de cheminer avec le peuple et de lutter ensemble pour accéder à une vie en plénitude.

Gloria Albrecht va dans le même sens tout en exprimant les choses de façon plus directe :

« Apprendre à utiliser le pouvoir de celui qui domine, dans le but de libérer les autres de l'oppression et de nous libérer nous-mêmes de la tentation de dominer, c'est nous convertir à une nouvelle manière d'avancer... Pour des chrétiens (blancs) privilégiés, c'est le risque de la foi que de se retourner et de se mettre à marcher avec ceux dont la vie est de résister à l'oppression créée par nos privilèges. C'est un risque d'utiliser nos ressources pour soutenir ces gens dans leur résistance permanente qui, si elle aboutit, nous décentrera de nous-mêmes ».

C'est là, je pense, le point critique du défi que nous avons à relever en tant que peuple de foi : nous retourner et marcher avec ceux dont la vie est de résister à l'oppression créée par nos privilèges, apprendre d'eux ce que veut dire ne plus avoir de privilège, être dé-centrés. Ce que cela veut dire concrètement, honnêtement je

ne le sais pas. Je suis douloureusement consciente de mon manque d'imagination en la matière. Depuis que je suis revenue en Jamaïque, pas un jour ne se passe sans que je sois confrontée à ce dilemme. Je reste sans réponses concrètes à donner mais je soupçonne que ce qu'il faut c'est un ré-ordonnement vraiment radical de notre expérience de vie, une transformation de la conscience. Selon Béatrice Bruteau, cette transformation demande un changement global (gestalt) de la façon de considérer nos relations les uns avec les autres, de sorte que nos sentiments (énergies) et nos modes de comportement en soient réformés du tout au tout. Ceci m'amène à une seconde conviction qui je crois est très proche de ce que je viens de dire. Partout dans le monde, des personnes courent pour rattraper l'Esprit. Nous, religieuses et religieux sommes invité(e)s à participer à cette prise de conscience grandissante : l'Esprit de Dieu est à l'œuvre, il souffle où il veut pour faire des choses nouvelles qui n'ont encore jamais été.

Lorsque j'ai lu les exposés remis à la récente conférence annuelle du LCWR (Conférence des Supérieures des USA), j'ai été subjuguée de voir avec quelle insistance les conférenciers appelaient à la contemplation et à la transformation. Immédiatement, les intuitions de Béatrice Bruteau me sont venues à l'esprit. Pour elle, la contemplation est une expérience et une prise de conscience. Pour rendre justice à son incroyable processus de pensée, je voudrais maintenant vous inviter à une sorte de « lectio divina » et vous demander d'écouter attentivement et avec soin ces quelques notions tirées de son livre : *The Grand Option*.

- * Nous vivons à la fin d'une ère, au seuil d'un âge nouveau... Ce qui rend l'âge qui vient si réellement nouveau, c'est qu'il sera introduit par un ré-ordonnement vraiment radical de notre expérience de vie. Quand nous parlons de « révolution », il ne s'agit pas d'une espèce de simple coup d'état où un ensemble de dirigeants est remplacé par un autre, alors que la structure décisionnelle reste fondamentalement la même : ceci n'est qu'une rébellion. Une vraie révolution est un changement radical de la manière de concevoir nos relations les uns avec les autres, de telle sorte que notre mode de comportement subisse un retournement complet. Toute révolution digne de ce nom doit être d'abord une révolution de la conscience.
- * On peut aborder une spéculation sur la nouvelle conscience de bien des manières, mais un des lieux où le voile qui dissimule l'avenir à nos yeux est devenu mince et devient partiellement transparent, c'est le domaine de la conscience féminine qui grandit dans le monde. Effectivement, de toutes les ombres que l'âge qui vient projette devant lui, celle-ci est peut-être la plus révélatrice car elle touche tous les niveaux de notre vie : le domaine matériel, biologique et technologique, en passant par le domaine économique et politique, et jusqu'au domaine émotionnel et social, le domaine artistique, religieux et métaphysique.
- * Qu'entendons-nous par conscience féminine ? Féminine est un mot polaire,

significatif, par contraste avec son complément masculin. L'axe de polarité peut être choisi de différente manière et son orientation marque une différence essentielle dans la conception que nous avons de nous-mêmes et de notre monde : soumis/dominateur, obscur/lumineux, sentant/pensant, local/mondial. En tant que polarité généralisée, au-delà des relations femmes-hommes, ces axes ont beaucoup contribué à caractériser notre manière de voir, d'organiser, et d'agir dans le monde. Qu'il suffise de penser aux discriminations raciales, à l'exploitation économique et à la domination politique pour réaliser comment le paradigme sexuel a modelé de nombreux aspects de nos vies.

- * Quand ceux qui se sentent opprimés par ces comportements sociaux commencent à résister, le plus souvent, ils tentent tout simplement d'aller d'une extrémité de l'axe à l'autre... Il est important de reconnaître qu'un tel mouvement... n'est pas l'annonce d'un âge nouveau. Un avenir significatif ne pourra venir au jour tant que l'orientation de l'axe lui-même n'aura pas été changée pour représenter la réalité : à savoir, qu'un pôle n'est pas plus valable qu'un autre. La conscience féminine... travaille non pas en excluant mais en incorporant. Quant à la nouvelle conscience féminine de l'avenir, on peut s'attendre à ce qu'elle reprenne à son compte les rôles rationnels masculins pour les conserver et les absorber, les enraciner dans la matrice de ses propres intuitions intellectuelles et finalement donner la vie à un être nouveau, à un monde nouveau.
- * Nous avons besoin de cette nouvelle perspective pour considérer autrement nos relations personnelles fondamentales, sociales et économiques et nous avons besoin de nouvelles images pour les présenter de manière symbolique à notre imagination, images qui en retour influenceront pour une grande part l'orientation de notre vie. Si la polarité sexuelle doit servir de paradigme pour exprimer des relations sociales plus larges, nous ferions bien d'explorer des manières alternatives d'en faire l'expérience.

J'ai compris que Bruteau disait que la nouvelle conscience féminine n'est pas une réappropriation des sentiments instinctifs et des émotions, de la sensibilité psychique et des caractéristiques magiques des étapes antérieures du développement humain. Il ne s'agit pas non plus de se réapproprier l'opération de la raison et l'objectivité dépassionnée auxquelles on attachait tant d'importance dans un passé récent. Cette nouvelle conscience féminine est autre chose – la prochaine spirale de progrès – une intuition intellectuelle, un acte de l'esprit qui intègre la conscience masculine, orientée, analytique et spécialisée à la conscience féminine qui, elle, est générale, synthétique et globalisante. Cette nouvelle conscience féminine se saisit de ce qu'elle comprend comme d'un tout, – tel un grand courant de vie qui circule à travers tout. Bruteau affirme fortement que la seule façon de changer notre manière de croire est de changer notre manière de nous situer concrètement par rapport à tout ce qui existe. Nous devons voir nos relations avec les autres, non en termes de

complémentarité dépendante ou de manque, mais en termes d'abondance, de maturité personnelle et d'énergie débordante. Car nous avons en nous ce débordement d'énergie. Et ceci n'est autre que l'Esprit de Dieu vivant en nos cœurs.

Au commencement de l'année du Jubilé de la Conférence pour la formation religieuse, Gary Riebe-Estrella prononçait ces paroles fortes :

« Depuis l'origine, l'Esprit qui est la présence active de Dieu dans le monde n'a cessé d'inciter Israël, puis Jésus, et désormais l'Église à courir après lui, à saisir sa présence porteuse de vie et de guérison. L'Esprit pousse l'Église à le désigner comme Celui qui conduit le peuple vers son épanouissement humain et la réconciliation avec ses différences, pour qu'il foule avec grâce et légèreté la terre dont Il est l'énergie intérieure. C'est l'Esprit qui par son activité fait progresser la mission de Dieu dans notre monde. Et cette mission divine a été confiée à la communauté de foi, l'Église... L'Église est la communauté chargée de saisir l'Esprit. Si la fonction de l'Église est de courir pour saisir l'Esprit, en ceci consiste aussi, nécessairement, la force impérieuse qui pousse la vie religieuse (ou qui coule dans ses profondeurs). Et cet élan produit le mouvement de l'espérance. »

J'ai compris que le mot *esprit* en Grec est neutre ; en Hébreu il est féminin et c'est seulement à l'ère chrétienne que nous l'avons masculinisé. De toute manière, c'est par le mot 'esprit' que nous exprimons la révélation progressive que Dieu fait de lui-même. L'Esprit demeure toujours dynamique, toujours énigmatique, toujours porteur de guérison et de consolation, mais en même temps il dérange toujours. À mesure que je me laisse convaincre par les intuitions de Bruteau, il me semble que l'Esprit est véritablement en train de nous attirer et de nous bousculer pour nous transformer.

Pour moi, le fait de prendre conscience d'être chargée de courir pour saisir l'Esprit équivaut pratiquement à une injonction, un appel lié à l'envahissement de Dieu qui donne liberté, distance et perspective par rapport à toutes les autres préoccupations. Ici je rejoins le point de vue de Walter Brueggemann. Pour lui, cet appel n'est pas simplement une notion formelle ou une expérience énergisante. Ce n'est pas simplement un événement important. C'est la dynamique permanente de l'appropriation grandissante et puissante des cœurs qui veulent être fidèles. Pour Brueggemann :

« Avoir un sens évangélique de l'appel c'est lâcher les sécurités de notre monde... Il faut reconnaître qu'à notre époque, un tel sens de l'appel est profondément contre-culturel parce que les premières revendications idéologiques de l'époque que nous vivons sont des revendications d'autonomie : mener ses affaires, se réaliser, s'affirmer, s'accomplir. L'idéologie de notre temps

consiste à proposer que l'on puisse vivre 'une vie sans appel', qui ne se réfère à aucun objectif au-delà de soi-même. »

Ceci est un appel certain à la conversion, et qui évoque un ballet fascinant entre la liberté humaine et le propos divin. Le propos divin nous engage dans une lutte, une lutte relationnelle pour nous faire comprendre comment la férocité et la douceur peuvent coexister, comment la dureté et la souplesse s'entremêlent, comment la contrainte et la libération sont compatibles, comment l'intentionnel et le lâcher prise sont liés, et comment ces frontières doivent se négocier dans le processus de changement, autrement dit, la metanoia. Nous sommes ici au cœur d'un paradoxe. La metanoia ne concerne pas tant ce que nous choisissons de changer que le fait d'être changés nous-même, en répondant dans la foi aux situations que nous n'avons pas choisies ou à celles que nous n'aurions peut-être jamais choisies de nous-mêmes au départ.

Pour beaucoup d'entre nous, cela représente un grand saut de comprendre que ce que Dieu veut pour nous, désire pour nous, ce que nous avons si souvent appelé « la volonté de Dieu » se manifeste avec abondance dans notre vie quotidienne. Cette volonté de Dieu vient à nous à chaque coin de rue, dans des situations tout ordinaires. Et ce n'est que lorsque nous cédon au Dieu qui nous poursuit qu'il peut se passer quelque chose de nouveau. Ce n'est que lorsque nous nous livrons complètement au mystère de la divine présence, qui nous oblige à nous tourner vers « l'horizon qui nous fait signe » et nous fait avancer vers la plénitude du projet divin, que nous pouvons connaître cette révélation plus profonde, plus intense, plus intime du cœur de Dieu et l'Esprit d'espérance.

En conclusion, je reconnais que c'est extrêmement risqué et coûteux de croire que l'Esprit de Dieu est vraiment présent et vivant dans notre histoire humaine ; qu'il éclaire et rend les peuples et leurs communautés autonomes en les invitant à participer à la miséricorde enveloppante de Dieu et à la créativité de ses actes d'espérance et de libération. C'est risqué et coûteux parce que nous sommes envoyés à un monde où les questions fondamentales du point de vue spirituel, que sont le pouvoir et l'amour, l'égoïsme et la générosité, la violence et la compassion, nous engagent dans une lutte quotidienne à la recherche de la volonté de Dieu pour aujourd'hui. C'est dangereux parce que cela veut dire s'engager dans la vie de ce monde dans des conditions telles que l'on risque toujours la mort sous une forme ou une autre. Le risque est grand lorsque nous devons quitter nos sécurités pour rejoindre les lieux de fracture, les lieux disloqués de notre monde où l'Esprit de Dieu nous attire pour faire l'expérience de ce que quelqu'un a appelé l'« inquiétude de la foi » ; quand l'absence de Dieu est ressentie de façon plus réelle que sa présence, et que la seule chose tangible que nous ayons à portée de main est notre impuissance, notre colère et notre révolte devant la souffrance, la cupidité, la destruction et la cruauté irrépressible autour de nous.

Mais nous pouvons reprendre courage à la pensée que nous avons une relation

de partenaire avec Dieu qui aime ce monde. Dans le Christ, Dieu se dépouille de sa divinité pour se rendre solidaire de notre humanité, afin que nous puissions apprendre à faire demi-tour pour marcher avec ceux dont la vie est de résister à l'oppression créée par nos privilèges. Jésus « vient nous rejoindre » pour nous montrer comment aimer au sein même de nos craintes, de notre monde brisé. Il vient jusqu'à nous pour nous dire tout l'amour qu'il y a dans le froid cruel de cette grotte remplie de bruits d'animaux et d'autres choses encore ; là, parmi d'autres voyageurs et étrangers, dans la souffrance, dans le désordre et le sang d'une naissance. Devant cette foule d'êtres inconnus et terrifiants qui descendent du ciel, les hommes, les jeunes garçons et leurs moutons sont complètement ahuris et fort effrayés. Et désormais, c'est à des gens craintifs comme vous et moi qu'il revient de porter le message d'amour, de tendresse et de justice à notre monde qui rêve d'espérance.

Et Marie gardait précieusement ces choses et les méditant en son cœur, elle s'écriait : « Mon âme proclame la grandeur du Seigneur. »

En ces jours de l'Avent puissions-nous nous tourner vers Marie, Vierge et Mère, « briseuse » de frontières, qui porte en son corps le scandale de l'incarnation.

Qui, mieux qu'elle, peut comprendre le regard et l'attente, l'écoute et l'accueil ? Qui, mieux qu'elle, peut comprendre et nous apprendre à passer de la peur à l'acceptation d'un amour à naître, encore invisible et inconnu ? Qui, plus qu'elle, comprend et peut nous apprendre à tisser dans l'étoffe de nos vies les fils délicats de la grâce que Dieu nous présente dans le désir ardent de l'Esprit ?

Copyright – Religious Formation Conference

-
- Kosuke Koyama, Discours d'ouverture à l'Association Internationale d'Études Missionnaires (Hawaii, 6 août 1992).
 - Gloria Albrecht, *Character of our Communities*, aux Éditions Abingdon Press.
 - Beatrice Bruteau, *The Grand Option*, aux Éditions Notre Dame Press, Indiana, 2001.
 - Ibid. J'espère que l'on me pardonnera d'avoir pris autant de liberté avec l'ouvrage de Béatrice Bruteau. Je l'ai citée en toute liberté, parfois mot à mot ; et j'ai quelquefois revu et d'autre fois interprété ses propos au cours de cet exposé.
 - Walter Brueggemann, *Hopeful Imagination: Prophetic Voices in Exile*, édité chez Fortress Press, Philadelphie, 1986.

*DÉCHAUSSÉS DEVANT DIEU, DÉCHAUSSÉS
AVEC LE PEUPLE.
III^e RENCONTRE NATIONALE DE LA VIE
RELIGIEUSE JEUNES.*

Manuel Ogalla, CMF

Manuel Ogalla, CMF, est un jeune missionnaire Clarétin qui a pris une part active dans l'organisation de la rencontre de la Vie religieuse Jeunes à Grenade. Né en 1983, il a prononcé ses premiers vœux en 2005 et termine actuellement ses études de théologie à Madrid.

Pour bien comprendre cet article publié dans la revue Vida Religiosa, n° 3/ vol. 105, de mars 2008, il convient de rappeler que les jeunes religieux et religieuses espagnol(e)s ont vécu plusieurs rencontres ces dernières années : une à Barcelone, en 2003 ; une autre à Valence en 2005, et celle-ci à Grenade (en 2007).

Original en espagnol

Deux ans après l'expérience de « La folie de la croix », abandonnant armures et masques aux abords de la ville de Valencia transformée en château médiéval, la « Vie religieuse Jeunes » qui partage vie et mission en Espagne, s'est réunie à nouveau, pour la troisième fois. L'événement s'est déroulé du 6 au 9 décembre 2007, mettant à profit l'accueil chaleureux et cordial de la ville de Grenade.

La conférence inaugurale, les quinze ateliers thématiques, les célébrations et les moments communautaires de prière, les projets solidaires que nous avons visités, la créativité dans l'art et l'humour en lien avec la profondeur du message, la variété interculturelle entrelacée par le rythme et la mesure..., tout eut pour toile de fond l'expérience vocationnelle de Moïse au Mont Horeb. Les blasons et les candélabres du XI^e siècle qui nous avaient accompagnés à Valencia, s'étaient transformés en une flamme ardente brûlant au sommet de la montagne.

À partir d'un thème simple mais extrêmement suggestif (« Déchaussés devant Dieu, déchaussés avec le Peuple »), nous, quelque cent-soixante jeunes, passionnés du Christ et de l'humanité, avons partagé nos inquiétudes, nos difficultés, nos désirs et nos espérances. Nous avons essayé d'entrevoir de nouvelles pistes pour étendre notre présence prophétique dans le monde et notre mission dans l'Église et dans la société, en tant que Vie religieuse Jeunes, à l'aube du XXI^e siècle.

Déchaussés devant Dieu...

Dieu dit à Moïse : « *N'approche pas d'ici, retire tes sandales de tes pieds car le lieu où tu te tiens est une terre sainte* » (Ex 3,5).

La vie religieuse en général, mais tout particulièrement les plus jeunes, peut trouver en Moïse une icône éclairante pour leur être et leur activité. Si différents que soient les charismes et les styles, un religieux partage la même terre ferme que celle qui soutenait le courage du prophète de Madian dans sa faiblesse. Et cette terre ferme n'est autre chose que de se savoir enveloppé du Mystère infini qui se manifesta à lui dans le buisson ardent. Dans la théophanie de l'Horeb, Moïse fut saisi de vertige par l'expérience de la proximité d'un Dieu qui paraissait jusque-là si lointain. Le projet libérateur par antonomase commençait par l'intimité d'une rencontre surprenante.

C'est ici, à n'en pas douter, que s'enracine notre point de départ, notre principe fondateur, la préoccupation ultime qui nous permet de nous situer face à la réalité qui surgit sous nos pas. Nous, les jeunes de la vie religieuse, partageons avec Moïse la possibilité de regarder en arrière et de réaliser avec délices qu'au principe il n'y eut que le don de la rencontre. Peut-être ne voyons-nous pas devant nous de buisson qui brûle ; peut-être notre quotidien ne consiste pas à faire paître le troupeau de notre beau-père, mais ce que nous pouvons affirmer, c'est que notre routine s'est vue bousculée par surprise par un Dieu qui a entrepris, presque sans permission, d'ébranler les fondements de notre terre particulière, en en faisant par pur don, une terre sacrée.

La rencontre transformante avec Dieu provoque en nous, comme en Moïse, la nécessité de *nous déchausser*. Parce que se déchausser devant Dieu suppose de reconnaître la froideur du sol que nous foulons et qui nous rappelle nos indigences et nos faiblesses. Nous déchausser devant Dieu demande que nous nous dépouillions de nos sécurités naturelles, et que nous nous présentions sans détours en mendiants de la Grâce...

Moïse se déchaussa, se couvrit le visage avec crainte et reconnut sa petitesse, mais n'aurait jamais imaginé par quelle réponse Dieu le séduirait : « *Je serai avec toi* ». Notre Dieu va jusqu'à nous inviter à passer à son « atelier de cordonnier » ou, ce qui revient au même, à nous chauffer de sa présence constante. Présence bien souvent voilée et presque cachée, mais qui écrase et illumine à la fois. La Vie religieuse Jeunes, celle qui a fait l'expérience de la rencontre avec Dieu dans l'ordinaire, au jour le jour, celle qui s'est trouvée déchaussée de ses sécurités et réduite à dormir à la belle étoile, est à la fois celle qui a la certitude que Dieu change le mutisme en loquacité, les béquilles en tremplins, la petitesse en cri prophétique, la froideur en feu qui brûle et embrase.

C'est cela que nous avons voulu vivre et transmettre à Grenade. Nous, les religieux et religieuses qui commençons à marcher à la suite du Christ comme consacré(e)s, ne voulons pas être éternellement relégué(e)s au « banc des inexpérimenté(e)s », sous prétexte que nous reconnaissons qu'il nous faut encore

beaucoup grandir et apprendre de ceux et celles qui nous ont précédé(e)s sur le chemin de la foi ; et ce n'est pas parce que nous voulons user nos forces vives que nous sommes pour autant des activistes superficiels ; ce n'est pas parce que nous misons sur la nouveauté et le dynamisme vitalisant que nous n'aimons pas à la folie et notre tradition, et notre Institut ; ce n'est pas parce que nous rêvons d'une vie religieuse qui se laisse brûler par le feu de l'Esprit, et scrute l'horizon des nouvelles propositions et des styles nouveaux, que nous sommes pour autant irréalistes et ignorant(e)s ... Au fond, la vocation de la vie religieuse en général, et des plus jeunes en particulier, peut se résumer dans la même expérience fondatrice que celle de Moïse : « Vivre déchaussé(e)s devant Dieu ».

... Déchaussé(e)s avec le Peuple

« *J'ai vu la misère de mon peuple qui est en Égypte, j'ai entendu son cri devant ses oppresseurs* » (Ex 3,7).

Le Dieu devant qui Moïse se déchaussait, n'était pas, et n'est toujours pas un Dieu impassible, éloigné de la réalité concrète des hommes et des femmes de notre société déboussolée. Le Dieu devant qui Moïse ôta les sandales de ses pieds, est en même temps Celui qui entend et voit l'oppression du peuple. C'est un Dieu qui a des entrailles de mère et ressent tellement la souffrance des gens comme sienne qu'il s'attache étroitement à leur situation, au point de les appeler : *mon* peuple. Il est certain que Moïse n'était ni aveugle ni sourd, pas plus que nous, mais au moment où il fait cette expérience de voir et d'entendre Dieu lui-même, sa vision devient transparente et son oïe s'affine.

La mission que Dieu confiait à Moïse était bien claire : sortir son peuple de la gueule du pouvoir oppresseur, casser la dynamique d'injustice structurelle qui était en train d'entamer l'identité profonde du peuple, c'est-à-dire son être de peuple de Dieu et non de peuple de Pharaon. Le Dieu qui souffre et pleure avec celui qui pleure demanda à Moïse qu'il fasse sienne la réalité douloureuse des Israélites, qu'il vive déchaussé avec le peuple.

Un des points forts qui se sont manifestés tout au long de la rencontre de Grenade, fut, à la suite de Moïse, le désir d'entendre et de voir les « terres d'Égypte » d'aujourd'hui ; d'ouvrir les portes et les fenêtres de chaque communauté et de ressentir en vérité que l'autre est mon frère, que je suis touché(e) et ému(e) par lui, de la même manière que les entrailles Dieu s'étaient émues de la réalité des Israélites. Vivre déchaussés avec le peuple, c'est, à la racine la plus profonde, et au sens le plus concret, mettre les chaussures de l'autre, s'impliquer dans les luttes quotidiennes des gens qui nous entourent. Pas de place pour les aventures héroïques qui frisent le 'snobisme'. Mettre les chaussures de l'autre, c'est oser le regarder dans les yeux, sortir de nos schémas rigides et partager une tasse de café, accepter de franchir la ligne fragile qui sépare mon confort de ses préoccupations à lui...

Vivre déchaussé devant Dieu et avec le Peuple : tel fut le *leit motiv* de ce prophète de Madian qui renonça à toute espèce de privilège et d'exclusivité pour partager le sort de son peuple (Ex 32-34). Vivre déchaussés devant Dieu et déchaussés avec le Peuple, c'est l'appel permanent que lance à la vie religieuse un Dieu qui prend un visage humain particulier, qui a un nom et une histoire concrète.

En guise de conclusion... ou la mission de la Vie religieuse Jeunes aujourd'hui

Vivre déchaussés devant Dieu et déchaussés avec le peuple, c'est compléter le balbutiement de Moïse qui par ses paroles et ses actions, préfigurait celui qui se déchausserait de tout pour chausser pleinement la réalité de l'autre : Jésus. Pour cela, nous, la Vie religieuse Jeunes, ceux et celles qui étions à Grenade aussi bien que ceux et celles qui n'y étaient pas, nous annonçons sans crainte, nous célébrons sans honte, nous reconnaissons sans masque ni armure que notre espérance se nomme Jésus-Christ.

S'il est une chose dont nous devons être convaincu(e)s, nous, les jeunes consacré(e)s, c'est que nous partageons le même point de départ et le même but.

N'est-ce pas un terrain de communion d'importance majeure que de constater, aux côtés de Moïse, qu'au départ de cette aventure qui consiste à entendre et à voir avec les sentiments de Dieu, il y a la rencontre profonde et transformante avec Lui ; cette rencontre qui ébranle les points d'appui de notre existence au point de faire de nous de ces petits, mendiants de sa grâce, déchaussés ? Au principe de toute vocation, pour diverse qu'elle paraisse, Dieu appelle et lance toujours dans la mission.

C'est pourquoi, si le principe est commun, la fin l'est aussi. La mission de laisser voir en transparence que le Christ, le véritable Moïse, est notre grande espérance et que celle-ci se transforme aujourd'hui en vrai stimulant pour créer la vraie communion ; la mission de croire en « l'incroyable » et d'espérer contre toute espérance, ce qui nous fait passer pour des oiseaux rares dans notre entourage ; la mission de goûter le silence au milieu du bruit et de connaître le frisson d'élever la voix quand la lâcheté impose le silence ; la mission d'oser chercher, par tous les moyens possibles, de nouveaux langages et sentiers pour l'annonce prophétique ; la mission de nous compliquer la vie pour le Royaume, en nous déchaussant devant Dieu et avec le Peuple ; la mission d'entrer dans l'atelier de cordonnier de Dieu et de demander de façon paradoxale, à chausser les souliers de l'autre... Voilà la mission qui nous unit. Voilà la mission qui nous met des ailes aux pieds. Voilà la mission que nous avons partagée à Grenade et que nous voulons continuer à vivre jusque dans les recoins de notre géographie mondialisée. Voilà la vie consacrée, la mission de la Vie religieuse Jeunes aujourd'hui.

DU CAMBODGE À EMMAÛS

Claire LY

Claire Ly, mère de trois enfants, vit en France depuis 1980. L'ancien professeur de philosophie née bouddhiste s'est convertie au catholicisme. Aujourd'hui, à travers ses conférences, l'auteur nous fait partager son expérience humaine et spirituelle, invitant inlassablement les deux religions à progresser ensemble.

Claire Ly enseigne le bouddhisme à l'ISTR (Institut de Sciences et Théologie des Religions) de Marseille. Son premier livre, Revenue de l'enfer, publié aux Éditions de l'Atelier en 2002, traduit en italien et en polonais, lui a donné l'occasion d'évoquer à travers plus de trois cents conférences données dans toute la France, l'histoire du Cambodge et son parcours de foi exceptionnel.

Original en français

Je situerai mon partage en trois parties. Je vous parlerai donc :

- de la femme déplacée... 1^{er} temps
- de la femme immigrée... 2^{ème} temps
- de la femme disciple ... 3^{ème} temps

Ces trois temps, je voudrais avec vous les placer sur un plan d'ouverture. Je ne m'appesantirai pas sur mes propres souffrances. Mais j'essaierai de vous amener à voir comment le fil peut se renouer à chaque rupture douloureuse. Je fais bien sûr allusion ici au texte intitulé 'Le tisserand' sur votre site, lors de votre assemblée générale à Rome au mois de mai. J'ai beaucoup aimé ce texte :

Notre vie est comme un tissu qui s'élabore,

Un tissu dont je ne sais pas ce qu'il sera,

Mais qui, autour de nous, peu à peu, se tisse sans modèle ni dessin savant.

À chacun de ces trois temps, nous situerons ensemble la rupture et nous

analyserons ensemble les instants où le fil de la vie se renoue pour repartir...

1^{ère} Rupture : la femme déplacée...

Entre 1975 et 1979, je suis devenue étrangère sur la terre de mes ancêtres...

Les déplacements massifs de population forment une arme redoutable utilisée par les totalitarismes depuis des siècles. Les Khmers rouges ont utilisé les trois armes courantes de toute dictature du XX^{ème} siècle : le déplacement en masse de la population, la peur et la famine.

- Le déplacement de la population avait pour but de disperser tout noyau de résistance possible. Chacun de nous perdait ainsi ses points de repère. Les gens des villes avaient l'impression d'être dans un pays inconnu en arrivant à la campagne. Les gens de la campagne voyaient beaucoup de visages inconnus envahir en vingt-quatre heures leur village, leur hameau... Les uns comme les autres ne savaient plus qui était ami ou ennemi. C'était un déséquilibre psychologique important.
- Ce déséquilibre psychologique permettait aux Khmers rouges de faire naître la peur paralysante. Cette peur faisait perdre à la plupart d'entre nous la clairvoyance de notre conscience morale. Nous basculions ainsi dans l'ignorance vue par le bouddhisme comme la source de tout mal.
- La famine amplifiait la peur jusqu'à la démesure. On avait peur, car on ne pouvait plus s'appuyer sur la raison. Il était impossible de raisonner dans le bon sens quand notre corps était privé de tout. Tout Khmer de naissance sait par sa culture bouddhique que les mortifications extrêmes ne sont pas des conditions favorables pour développer la méditation et la réflexion.
- *Comment penser « juste », comment avoir une compréhension « juste » quand mon corps n'a plus les moyens d'existence « justes » ?* Revenue de l'enfer (p. 51)
- *Le morceau de bois dans cette mer déchaînée, c'est la haine, la colère, la révolte.* Revenue de l'enfer... (p. 52)

La rupture : se retrouver étrangère dans son propre pays – séparation importante entre les villes et les campagnes au Cambodge – une séparation qui permet aux Khmers rouges d'utiliser la haine des classes... **Perte identitaire** dans la politique du peuple pur...

Tentatives de renouement : Utilisation des matériaux spirituels de ma tradition - Objet mental pour sortir des sentiments mauvais... Nomination du Dieu des Occidentaux – Un cri nu d'une femme qui ne cherchait nullement à se composer une image...

Paradoxalement, la bouddhiste éprouvait le sentiment d'être accompagnée... Sans avoir pour autant les mots pour parler de cet accompagnement... Peur de l'illusion.

- *En fait, je ne sais pas ce que j'attends vraiment. Le silence est total, troublé seulement par le bruit de mes pas. Mais il se dégage de ce silence une quiétude profonde. Il se passe, comme si mon cœur s'était enfin réconcilié avec lui-même, après tant de trahisons, tant de haines, tant de vengeances...*

Ce silence est si étrange ! Je ne le ressens pas seulement comme une absence de bruits mais comme une présence habitée. Revenue de l'enfer (p. 102).

Il se passe ici comme une **irruption** de quelqu'un ou de quelque chose **d'indicible** dans ma vie. Le Dieu Amour est venu marcher avec moi dans la haine.

Résultat : La vie redémarre comme une prise de conscience que je ne suis pas seule à subir cet enfer. Je suis capable de voir la souffrance des autres, la souffrance de tout un peuple... L'accompagnement de ce Dieu étrange fait que la bouddhiste que j'étais est devenue capable de compassion... Conscience d'appartenir encore à un groupe, à un peuple...

2^{ème} Rupture : la femme immigrée...

En 1980, je suis arrivée en France avec mes trois enfants, ma mère, ma petite sœur, et mon petit frère... en tant que réfugiée politique... Nous étions accueillis à Roissy par France Terre d'Accueil.

Rupture importante : **rupture de la culture...**

Mais tout d'abord qu'est-ce qu'une culture ?

Je vous cite la définition de l'UNESCO en 1982 :

La culture donne à l'homme la capacité de la réflexion sur lui-même. C'est elle qui fait de nous des êtres spécifiquement humains rationnels, critiques et engagés...

C'est à partir de la compréhension de la culture comme ensemble des traits spirituels, intellectuels et affectifs qui donnent à chacun de nous la capacité de réfléchir sur lui-même, que je voudrais partager avec vous quelques éléments de réflexion.

L'immersion dans une autre culture est d'abord vécue comme une violence psychologique. C'est un **décentrement important** que de chercher à connaître une autre culture.

Florence Lacour-Bourgoin sur le thème de l'exil (*Chemins d'exil*, DDB, 1999) : « **Chaque forme d'émigration produit inévitablement par elle-même une sorte de déséquilibre. On perd — ceci aussi, il faut l'avoir éprouvé pour le comprendre — quelque chose de sa verticalité, quand on ne sent pas sa propre terre sous ses pieds, on perd de sa sûreté, on devient plus méfiant à l'égard de soi-même** ».

« *Quitter, c'est parfois aller, dans la souffrance, à la découverte de soi* »...

Quand vous voyagez pour un court séjour dans un pays étranger, vous parlez de dépaysement mais pour les gens déplacés, les immigrés, c'est la rupture... Rupture avec la culture dans laquelle on a été formé.

Cette rupture fait que l'on perd son équilibre, sa verticalité car les gestes les plus simples de la vie deviennent un casse-tête chinois...

(ex : *La politesse dans la rencontre... Salutations ...*)

Le déséquilibre est le résultat des violences psychologiques auxquelles on est si peu préparé(e)...

La violence de la langue... J'ai vécu cela par procuration... Mes enfants et ma propre mère...

Dans l'apprentissage de la langue, la bonne volonté ne suffit pas... Un certain professionnalisme est nécessaire... Psychologiquement cela fait beaucoup d'avoir un statut d'étudiant comme tout un chacun... L'apprentissage de la langue ne peut être approché que comme œuvre de charité.

La langue française est le premier élément pour nous aider à retrouver l'équilibre. C'est l'étape nécessaire pour se faire respecter... Oui, pour se faire respecter, il ne suffit pas de **baragouiner** le français, il faut le parler jusqu'à pouvoir exposer ses idées et dire le plus profond de soi-même avec cette langue étrangère. Je sais bien que cela n'est pas à la portée de tout immigré...

À signaler en passant, qu'une langue s'apprend en immersion, dans le pays même – séjour linguistique (les Français au Cambodge et les étrangers en France...).

Une peur se trouve vissée au cœur des parents immigrés : c'est la peur de la **fracture des générations**. Nous les immigrés, nous savons pertinemment au fond de nous-mêmes que nos enfants vont être « autres » que nous. Car la culture dans laquelle nos enfants vont être immergés n'est pas la même que celle qui nous a construit(e)s.

La peur de cet 'autre' amène à la construction d'un communautarisme très fermé. Personnellement, je pense qu'il est beaucoup plus réaliste d'accepter cette fracture, de la poser, de l'analyser afin de pouvoir construire le pont après.

Tant que la fracture n'est pas acceptée, aucun projet de pont n'est possible.

C'est un fait. Il faut accepter que ma culture d'origine ne soit pas forcément celle de mes enfants. Ces derniers sont arrivés petits en France, et ils ont appris à grandir dans la culture française. C'est cette dernière qui les accompagne dans la construction de leur vie adulte. Pour mes enfants, leur culture d'origine est la culture française... S'ils se tournent vers la culture khmère, cette dernière devient leur culture d'adoption...

Certes, mes enfants sont baignés dans la culture française, mais ils ne seront jamais comme des français de souche. Car ils ont reçu quand même de leur mère, un autre regard, une autre façon d'aborder les choses essentielles de la vie.

Il y a comme une autre musique dans leur façon d'être français. Cette musique vient de la rencontre avec la culture d'origine de leur mère...

Les ruptures : Être vue comme celle qui gêne, comme une assistée,

- Transparence totale... Perte de la verticalité...
- Rupture dans la transmission... Mes enfants ne seront pas exactement comme moi. Car ils vont avoir une autre culture que moi...

Le renouement : Le fil conducteur qui fait que la vie va recouler à flot est une rencontre : la rencontre avec l'Évangile de Jésus-Christ.

L'Évangile va me permettre de me redonner de l'épaisseur à mes propres yeux. C'est très dur d'être transparente, d'être celle que l'on tolère, d'être l'objet de la charité des autres.

Peut être est-ce une partie de la Bonne Nouvelle que Jésus-Christ vient nous apprendre : vous existez pour Quelqu'un, vous avez du poids pour lui, vous êtes inscrits sur la paume de Sa main... (Pierre Claverie - Petit traité de la rencontre et du dialogue p.39).

La liberté de Jésus de Nazareth

Ne se laisser accaparer par aucun groupe, ni la famille, ni la religion

Sa fidélité à lui-même...

Sa faculté de se remettre en question dans la rencontre avec la syro-phénicienne (Marc 7,24)

Réaliser que le Dieu, Père de Jésus-Christ n'est pas un Dieu qui s'impose, mais un Dieu qui respecte la grandeur de l'homme...

La Bonne Nouvelle va amplifier la grandeur de l'homme dans le bouddhisme.

Le résultat : un désir de **devenir disciple** – auditrice pendant un an.

3ème Rupture : la femme disciple...

Devenir disciple de Jésus-Christ implique un grand changement, changement de voie spirituelle... Je suis devenue une convertie...

Situation inédite : être une convertie.

Quand on arrive dans une nouvelle communauté, on se laisse plus ou moins accaparer par elle. Parce qu'on se sent flatté par l'accueil, on se laisse coller des étiquettes... Les gens sont contents de montrer les convertis, « leurs convertis »... On en arrive à ne voir sa conversion que par le « miroir fabriqué par la communauté ».

J'essayais de dire ma foi avec les mots que la communauté catholique de France me communiquait. Mais ces mots sonnaient malheureusement creux, parce qu'ils n'avaient pas été intégrés dans ma vie... Je vivais comme s'il y avait déconnexion entre ma vie de tous les jours et ma foi chrétienne... Je vivais avec mon image reflétée par le miroir fabriqué par la communauté...

Dans presque toutes les communautés religieuses, on a la fâcheuse idée de voir la conversion comme un changement complet. On pense plus ou moins inconsciemment que le converti a changé radicalement : avant il était mauvais, après il est devenu saint... Le fameux retournement radical des philosophes... Même dans la tradition bouddhique on voit la conversion comme un changement radical.

Au début de mon baptême, je me regardais donc dans ce miroir. Je voyais ma conversion dans le sens de la compréhension courante : la conversion comme changement de religion, de tradition. La conversion qui plaît tant aux gens « religieux » de toutes traditions confondues. La conversion qui rassure la communauté qui accueille sur le « bien-fondé » de ses croyances, de ses rites, de ses soi-disant vérités...

J'ai vécu tout cela sous le regard critique, moqueur même de la bouddhiste en moi... C'est justement ce regard qui m'empêche de basculer complètement dans « la conversion idole »...

Mon idole c'était à cette époque la conversion comme un état permanent de grâce... Je suis devenue chrétienne, j'ai donc été lavée plus blanc que la neige... Mais cet état n'a pas duré longtemps... J'ai eu droit à des difficultés importantes à cause du choc des cultures.

Je me sentais perdue, je n'arrivais pas à adhérer au discours occidental de l'Église. Car comme l'a écrit Maurice Bellet dans *Passer par le feu*, (Éd. Bayard) :

Nous n'imaginons pas à quel point notre religion chrétienne est

la religion de l'Occident, à quel point elle est marquée par ce qui, de fait, pourrait bien entrer (ou s'enfoncer) dans une crise majeure.

Dans cette crise, j'ai donc laissé ma tradition d'origine, c'est-à-dire le Bouddhisme, interroger ma foi chrétienne...

La rencontre « dialoguante » entre les deux pensées en moi, allait purifier chaque jour un petit peu plus ma « conversion », ma perception, ma compréhension du monde, ma façon de saisir les vérités de ma vie, ma façon de recevoir la Parole du Seigneur...

J'appelle ce dialogue, dialogue 'intra-religieux'. Ce mot intra-religieux n'est pas de moi mais de Panikkar. Le dialogue intra-religieux va parler de la rencontre entre deux cultures, deux traditions spirituelles dans la même personne. Pour moi, c'est la rencontre entre la tradition bouddhique et la tradition chrétienne.

Je ne suis pas chrétienne et bouddhiste, mais je suis une chrétienne catholique venue du bouddhisme, nuance importante...

Ce dialogue intra-religieux n'est pas le fruit d'une **décision intellectuelle, théologique ou missionnaire** de m'asseoir et d'argumenter sur les deux cultures, sur les deux religions. Non, je n'ai pas la chance d'avoir ce **confort intellectuel** des personnes qui dialoguent à travers des concepts philosophiques et religieux. J'ai été entraînée dans ce dialogue intérieur par un mal-être, un mal-vivre. Je me trouve dans un non confort intellectuel total. Un non confort qui agit comme une force de décentrement, une sortie de soi.

Pour mon équilibre personnel je dois relever un défi. Ce défi consiste à trouver l'harmonie...

L'harmonie est la valeur commune à tous les pays d'Asie ; elle est considérée comme une vraie voie spirituelle, une voie qui ne casse pas, une voie qui établit une rencontre harmonieuse, comme une symphonie mélodieuse, une symphonie de couleurs...

Cette harmonie, cette symphonie se dessine dans ma vie par le dialogue entre deux cultures, deux traditions spirituelles, deux religions.

Personnellement j'ai mis beaucoup de temps pour oser parler en public de ce dialogue intérieur, même si je le vis quotidiennement. Ce sont des retours sur ma terre natale qui m'ont donné l'audace de le mettre sur la place publique.

Il se passe au cours de ces voyages de mémoire dans la déchirure, dans la souffrance, comme si la chrétienne ménageait alors un espace d'hospitalité à la bouddhiste que j'étais. J'ose enfin écouter avec tout mon être la voix de la bouddhiste.

L'audace d'écouter la voix de la bouddhiste découle paradoxalement d'un sentiment d'appartenance très fort. La rencontre avec les Khmers catholiques m'a fait prendre conscience que je suis fille de l'Église de France. J'ai bénéficié de la solidité de cette vieille dame. Elle m'a structurée dans ma façon de vivre ma foi en Jésus-Christ, même si elle m'énervait de temps en temps par sa lourdeur, sa lenteur. Je bénéficie du confort intellectuel et spirituel que mes compatriotes au Cambodge n'ont pas... Cette appartenance posée, intériorisée, permet alors à la chrétienne catholique de vivre un dialogue de vie avec la bouddhiste.

Ce dialogue de vie a fait naître une **hospitalité spirituelle** entre la bouddhiste et la chrétienne. Cette hospitalité est vécue dans un respect en vérité de l'une envers l'autre. Aucune des deux ne cherche à convertir sa compagne de route, ni même à la convaincre de quoi que ce soit... Ce compagnonnage est au-delà de tout syncretisme facile. Comme il est au-delà de tout relativisme dissolu. C'est un chemin d'Emmaüs où Cléophas échange avec son compagnon avant que le troisième ne vienne les rejoindre.

Sur cette route d'Emmaüs, nous faisons toutes les deux l'expérience que souvent notre horizon s'élargit par nos échanges, nous pressentons quelque chose d'indicible... La chrétienne catholique va dire « Mon cœur était tout brûlant au-dedans de moi... » Et la bouddhiste va dire que ses entrailles ont été remuées. Mon foie et mon fiel... C'est dans ce cœur à cœur avec la bouddhiste, que la chrétienne catholique comprend la phrase :

« Ne pensez pas que je suis venu abolir la Loi ou les Prophètes : je ne suis pas venu abolir, mais accomplir » Mt 5, 17.

Ici ce n'est pas le christianisme qui accomplit le bouddhisme, mais c'est l'Esprit du Seigneur qui accomplit ma compréhension personnelle des choses essentielles de ma vie.

Rupture: *Appel à devenir disciple*

Renouement: *Envoi à la rencontre de la bouddhiste dans le dialogue*

Résultat: *Hospitalité spirituelle*